

La littérature au service de la révolution : analyse de la théorie littéraire et de l'œuvre romanesque de Victor Serge

Auteur : Derclaye, Lindsey

Promoteur(s) : Denis, Benoit

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale, à finalité approfondie

Année académique : 2020-2021

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/13778>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'œuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.



FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES

Département de langues et lettres françaises et romanes

La littérature au service de la révolution :
analyse de la théorie littéraire et de l'œuvre
romanesque de Victor Serge

Travail de fin d'études réalisé par Lindsey DERCLAYE
en vue de l'obtention du Master en langues et lettres françaises et
romanes, orientation générale, à finalité approfondie

Sous la promotion de M. Benoît DENIS

Membres du jury : M. François PROVENZANO et M. Luciano CURRERI

Année académique 2020-2021

L'expression littéraire commence à me passionner maintenant. Il me semble d'ailleurs qu'elle peut avoir une valeur révolutionnaire nullement négligeable à l'époque où nous sommes, c'est-à-dire dans notre période d'accalmie tragique et de crise. Je pense de plus en plus que tout est à recommencer par la base, donc, sous un certain angle, par la formation des caractères. Et à cet égard, quelques livres sincères et véridiques peuvent servir.

Victor Serge,
Lettre à Marcel Martinet,
17 septembre 1930.

Remerciements

La réalisation de ce mémoire n'aurait pas été possible sans l'aide de plusieurs personnes, que je tenais à remercier chaleureusement.

Tout d'abord, je souhaite adresser mes remerciements les plus sincères à M. Benoît Denis, promoteur de ce mémoire, tant pour ses précieux conseils de recherche que pour son soutien.

Je remercie Roland, Carla, Thibault, Merlin et Miguel pour leurs encouragements quotidiens et la patience dont ils ont fait preuve.

Je ne peux pas conclure ces remerciements sans une attention particulière à l'égard de Célie et Laura. Ce travail m'aura également permis de lier de profonds liens d'amitié et votre soutien a été déterminant dans ce parcours.

Enfin, j'adresse une pensée toute particulière à mes parents pour qui la réalisation de ce cursus universitaire comptait tant.

Table des matières

I. Introduction.....	8
1. La littérature politique comme objet d'étude.....	8
2. Le choix de Victor Serge	9
3. La littérature révolutionnaire : théorisation et mise en pratique	10
4. Méthodologie et corpus secondaire	11
II. Victor Serge (1890-1947) : parcours du militant et de l'écrivain.....	14
III. La littérature comme outil révolutionnaire : la théorie littéraire de Victor Serge	23
1. Conditions d'émergence, caractéristiques et rôle de la littérature	25
2. La logique du double devoir, ou la littérature comme gardien de la révolution....	27
3. La finalité de la littérature.....	29
4. La littérature révolutionnaire : à qui s'adresse-t-elle ?	32
5. La littérature au service d'une idéologie ou résolument indépendante ?.....	36
6. La place des intellectuels dans la révolution	40
7. Le héros collectif comme lieu d'expression de la classe révolutionnaire.....	43
8. La littérature prolétarienne : un fantasme irréalisable ?	45
9. Conclusion	46
IV. Analyse du cycle romanesque de Victor Serge : <i>Les hommes dans la prison, Naissance de notre force et Ville conquise</i>	48
1. Introduction.....	48
1.1. <i>Le réalisme comme base de l'esthétique révolutionnaire</i>	49
1.2. <i>Le héros</i>	51
1.3. <i>Le roman à thèse</i>	53
2. Analyse de l'œuvre de Serge	56
2.1. <i>Le héros collectif sergien</i>	56

2.1.1. Omniprésence du nous	56
2.2. <i>La révolution comme nœud axiologique de l'œuvre</i>	60
2.2.1. La camaraderie comme ciment du héros collectif.....	61
2.2.2. Perception de la révolution.....	63
2.2.3. <i>Il le faut</i> : la nécessité comme guide dans l'action.....	66
2.3. <i>Évolution idéologique du narrateur homodiégétique</i>	73
2.3.1. Un représentant de l'anarchisme	74
2.3.2. L'exemple de Lejeune : rupture nette avec l'anarchisme	79
2.3.3. La nécessité d'un chef.....	80
2.4. <i>La tauromachie : récit exemplaire</i>	83
2.5. <i>La logique du double devoir</i>	87
2.5.1. Danil et l'exemple de l'ennemi extérieur.....	88
2.5.2. L'insaisissable ennemi intérieur.....	89
2.6. <i>Ville conquise : multiplicité des voix et dialogisme</i>	92
V. Conclusion	96
VI. Bibliographie	98
1. Sources primaires.....	98
2. Sources secondaires	98

I. Introduction

1. La littérature politique comme objet d'étude

De tout temps, la fonction sociale de la littérature a été interrogée. L'Iliade et l'Odyssée d'Homère, déjà, avaient, outre leur force de divertissement, vocation à apporter des enseignements au peuple grec : les valeurs de bravoure, d'honneur et d'héroïsme, les enjeux belliqueux et coloniaux de l'époque, les mœurs à suivre et à ne pas suivre... Une spécialiste de la littérature homérique en parlerait assurément mieux que nous !

Cette volonté de transmettre des enseignements par la littérature s'est poursuivie au fil des siècles : *La chanson de Roland* revient sur la nécessité de lutter contre les païens, Victor Hugo donne à voir d'une manière à la fois grandiose et tragique la misère humaine et la nécessité de son abolition, Drieu la Rochelle écrit, avec son *Gilles*, un pamphlet virulent – mais, nous devons le reconnaître – terriblement efficace à l'encontre du judaïsme et au profit de l'idéologie fasciste. Aujourd'hui, Edouard Louis signe de nombreux romans portant sur le lien entre classe sociale et politique, entre classe et déterminisme social. En somme, depuis toujours, la littérature se veut un outil d'enseignement.

Les exemples les plus probants de cette capacité qu'a la littérature de fournir des préceptes résident probablement dans les paraboles bibliques et dans les fables. Ces deux genres ont la particularité de donner lieu à des morales claires, univoques, dont le bien-fondé est difficile à remettre en question tant le raisonnement qui les amène est solidement construit et les valeurs sur lesquelles il repose largement admises.¹

¹ Susan Suleiman revient largement sur ces questions dans *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983.

Il existe un domaine dans lequel cette spécificité didactique de la littérature a largement été étudié et a été l'objet de nombreuses expérimentations : il s'agit bien évidemment du domaine politique, ou plus exactement du domaine idéologique qui en constitue le fondement. La littérature fictionnelle est rapidement utilisée comme outil de propagande : elle devient le réservoir par lequel sont transmis toutes sortes d'axiomes ou de valeurs relevant de l'idéologique et ayant pour vocation d'influencer la vie du lecteur.

C'est à la lecture de romans tels qu'*Aurélien* d'Aragon, *L'Espoir* de Malraux ou encore *Gilles* de Drieu La Rochelle qu'est né, chez nous, un intérêt pour cette littérature « politique ». Nous parlons ici de littérature politique et non « engagée » ou « à thèse », ces deux notions, nous le verrons, ayant acquis une signification particulière sous la plume respective de Jean-Paul Sartre et de Susan Suleiman. Rapidement, et nous devons assumer ici une parfaite subjectivité, la littérature politique dite « de gauche » est devenue l'objet de nos recherches.

2. Le choix de Victor Serge

Le personnage de Victor Serge nous est alors apparu comme l'objet d'étude parfait : d'origine russe, né en Belgique, d'expression française, il a fait pour ainsi dire le tour du spectre politique révolutionnaire de gauche. Il débute son apprentissage politique au sein de sa famille : il est fils d'immigrés russes antitsaristes. Il passe d'abord par l'anarchisme, avant de s'engager dans la révolution bolchévique, alors rallié au marxisme et à la pensée de Lénine. Bien que se réclamant toujours de Lénine, Victor Serge va participer à la fondation de l'opposition de gauche en URSS, opposition dite « trotskyste ». Bien entendu, nous reviendrons plus en détail sur ces éléments. Ils ne sont présentés ici au lecteur qu'afin de lui expliquer les éléments qui nous ont porté vers ce choix d'étude.

Serge n'est pas uniquement un auteur fictionnel. Fait particulièrement utile dans le cadre de l'étude que nous désirions mener, Serge se trouve également être l'auteur d'essais littéraires. Outre divers articles sur lesquels nous ne nous attarderons pas, il a

écrit en 1932 un ouvrage portant sur la littérature révolutionnaire : *Littérature et révolution*.²

Enfin, la position de Victor Serge dans les différents champs littéraires a achevé de confirmer notre choix. Serge est d'origine belge et d'expression française. Il s'inscrit d'ailleurs à proprement parler bien plus dans le champ littéraire français que dans son homologue belge, et est également journaliste, notamment auprès de l'*Humanité*. Or, résultante d'une histoire politique complexe, il s'avère que Victor Serge sera le principal – sinon l'unique – auteur d'expression française à avoir vécu et rapporté, de première main, dans ses romans, l'expérience de la révolution soviétique.

Après avoir défini comme domaine d'étude le vaste champ de la littérature contemporaine, révolutionnaire et dite « de gauche », et avoir porté notre intérêt en particulier sur Victor Serge, il nous fallait désormais préciser notre question de recherche et notre corpus primaire.

3. La littérature révolutionnaire : théorisation et mise en pratique

Comme nous venons de le voir, Victor Serge a théorisé ce que pourrait être la littérature révolutionnaire dans *Littérature et révolution*. Cette théorie, il a tenté de la mettre en pratique dans un cycle romanesque que Richard Greeman, spécialiste et traducteur de Victor Serge, appelle le cycle de la révolution. Initialement, il s'agissait d'un cycle de cinq romans. La perte du premier et du dernier d'entre eux par la poste soviétique³ réduit ce nombre à trois. En voici la liste : *Les Hommes perdus* (« témoignage sur les anarchistes français de la “Bande tragique” de 1912 »⁴), *Les hommes dans la prison* (1930), *Naissance de notre force* (1931), *Ville conquise* (1932), et *Les Hommes*

² SERGE V., *Littérature et révolution*, Paris, François Maspero, 1976.

³ Serge évoque la censure soviétique à ce sujet, nous y reviendrons.

⁴ SERGE V., *Les hommes dans la prison*, Paris, Climats, 2011, p. 38 [préface de Richard Greeman].

dans la tourmente (« Russie 1920 : l'apogée de la Guerre civile »⁵). Nous ne occuperons pas, faute de documentation, des deux romans perdus.

Si nous devons les résumer en quelques phrases, nous retiendrions ceci:

Le premier roman retrace les cinq années d'incarcération du narrateur, détaillant la force de destruction de la prison, dont on ne compte plus les morts, mais également la détermination de nombreux encellulés qui refusent d'y laisser leur vie – physique comme psychique. Le second roman nous raconte la tentative de révolution à laquelle le narrateur a pris part dans les rues de Barcelone : questions idéologiques mais également valeurs et tactique y sont interrogées. Cette tentative se solde par un échec. De retour en France, la violation d'une interdiction de séjour conduit le héros à l'emprisonnement dans un camp de travail. Finalement, grâce à la mise en place d'un échange d'otages avec l'U.R.S.S. alors que l'armistice vient d'être annoncée, le narrateur rejoint la soviétique. Enfin, le troisième roman revient sur la vie du narrateur en Russie soviétique : il est, cette fois, acteur d'une révolution victorieuse. Or, il entrevoit un grand péril pour cette révolution, et s'attelle alors fermement à réaliser son « double devoir », à savoir protéger la révolution de ses ennemis extérieurs, mais également de ses ennemis intérieurs.

Tout l'objet de ce mémoire est, après avoir étudié le parcours politique et la théorie littéraire de Serge, d'observer comment Victor Serge réalise « sa » littérature révolutionnaire. Le chapitre majeur de notre travail relèvera donc d'une analyse détaillée des trois romans que nous venons de citer et qui constitueront le corpus primaire de notre étude.

4. Méthodologie et corpus secondaire

Afin de réaliser cette analyse des trois romans de Victor Serge que nous étudions, plusieurs éléments devaient être posés au préalable. Dans ce point, nous allons détailler

⁵ *Ibid.*

la structure que prendra notre travail, expliquant les choix établis, avant de présenter les deux ouvrages de référence sur lesquels nous avons en grande partie basé notre étude.

Après avoir brièvement tracé le parcours d'écrivain de Victor Serge, revenant sur les divers éléments biographiques pertinents, nous avons consacré un chapitre entier à la pensée littéraire et politique de Serge. Nous pourrions ainsi aborder en détail sa propre conception de la littérature. Les éléments tels que le rôle social de la littérature, question du public, place de l'intellectuel – et donc de l'écrivain – dans le processus révolutionnaire ou encore indépendance de la littérature y seront traités. Enfin, et avant de nous engager à proprement parler dans l'analyse des trois romans de Serge que nous venons de présenter, nous préciserons quelques éléments se rapportant à la littérature en soi et pouvant nourrir l'analyse à laquelle nous allons nous atteler ensuite.

Pour ce faire, nous recourerons principalement à deux ouvrages, chacun consacré et reconnu dans le domaine de quel il relève. Il s'agit de *Le réalisme socialiste : une esthétique impossible* de Régine Robin⁶ et du *Roman à thèse ou l'autorité fictive* de Susan Suleiman⁷.

Régine Robin, qui fut notamment professeure de sociologie à l'Université du Québec, à Montréal, est à la fois historienne, sociologue et écrivaine. Avec *Le réalisme socialiste : une esthétique impossible*, elle se fixe pour tâche de décrire, en passant par l'analyse de romans, le réalisme socialiste sans *a priori*, prenant par ailleurs parti contre la littérature scientifique à charge qui est alors fortement majoritaire. Régine Robin analyse donc les conditions d'émergence et le but de la littérature soviétique. Son ouvrage se veut éclairant quant aux raisons théoriques qui font du réalisme socialiste une *esthétique impossible* : ce genre se veut à la fois riche sur le plan littéraire, et à la fois profondément didactique, alors même que ces deux notions se contredisent l'une l'autre.

Cette contradiction entre œuvre didactique et œuvre littéraire fait justement l'objet de l'étude de Susan Suleiman, étude à laquelle se réfère d'ailleurs Régine Robin. Dans

⁶ ROBIN R., *Le réalisme socialiste : une esthétique impossible*, Paris, Payot, 1986.

⁷ SULEIMAN S., *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, op.cit.

Le roman à thèse ou l'autorité fictive, Suleiman étudie les ressorts qu'emploie le genre du roman à thèse pour parvenir à ses fins, à savoir convaincre le lecteur d'une thèse particulière. Elle développe, pour ce faire, toute une série d'outils d'analyse, partant du *bildungsroman*, le roman d'apprentissage, de l'exemplum dont la fable et la parabole relèvent, du récit antagonique qui se construit sur une répartition manichéenne de toute une série de valeurs... Nous pourrions poursuivre ce compte rendu durant de longues pages, tant les outils d'analyse développés par Susan Suleiman sont élaborés. Toutefois, ils ne peuvent s'appliquer aveuglément sur les romans à analyser, puisque réside en chacun d'eux une tension entre didactisme, et donc monologisme, univocité, et littérarité, qui puise une large part de sa richesse dans le dialogisme, la co-présence de voix divergentes et la contradiction.

Ces deux travaux, dont nous espérons avoir pu traduire quelque peu la richesse, seront nos références principales durant l'analyse des trois romans de Victor Serge. Nous tenterons alors de plonger au cœur du texte et d'analyser la structure qui le sous-tend et permet à l'auteur d'accomplir la mission qu'il s'est fixée : réaliser une littérature qui soit au service de la révolution.

Finalement, nous concluons cette étude en nous penchant à nouveau brièvement sur l'œuvre de Serge, qu'il s'agisse de sa théorie littéraire ou de ses romans, sur les objectifs qu'il poursuivait et sur l'influence qu'il a pu exercer dans le champ de la littérature « politique ».

II. Victor Serge (1890-1947) : parcours du militant et de l'écrivain

Lev Ivanovitch Kibaltchitch, militant antitsariste, avait renoncé à la quiétude d'une vie de famille, de médecin et d'officier dans la cavalerie de la garde impériale russe lorsqu'il a choisi de rejoindre l'opposition armée à la dynastie Romanov en intégrant la Narodnaïa Volia⁸, un mouvement anarchiste responsable de plusieurs attentats contre le tsar Alexandre II – qui sera finalement tué. C'est dans cette famille, contrainte à l'exil et fragilisée par la pauvreté, que naît, en décembre 1890 à Bruxelles⁹, Victor Lvovitch Kibaltchitch, aujourd'hui connu sous le nom de Victor Serge.¹⁰ Rapidement, par ses parents et son milieu culturel, Serge entre en contact avec la littérature russe et découvre les principaux opposants au régime impérial du Tsar – dont les portraits ornent par ailleurs les murs de sa maison d'enfance.¹¹ D'emblée, nous pouvons souligner la situation atypique dans laquelle se trouve Victor Serge par rapport au spectre des auteurs belges, mais aussi français – auquel il appartiendra plus encore, y faisant paraître la majeure partie de son œuvre¹². En effet, bien que d'expression française sur le plan littéraire, c'est en grande partie via la littérature russe qu'il découvre le plaisir des lettres, parallèlement à sa politisation, et ce au sein de la sphère familiale. De plus, l'enseignement n'a visiblement pas été déterminant dans la formation de son capital culturel : son père a refusé de l'inscrire à l'école primaire, voulant épargner à son fils ce « stupide enseignement bourgeois pour les pauvres »¹³. Ce père entreprend alors, avec peu de

⁸ Littéralement, il s'agit de la « Volonté du peuple ». DESOLRE G., « Serge Victor », in *Nouvelle biographie nationale*, vol. 3, Bruxelles, Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, 1994, p. 293. Également dans SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, 2^e éd. rev. et corr., Montréal, Lux Editeur, 2017, p. 17-18.

⁹ Notons d'emblée que Victor Serge est un auteur apatride. Russe de naissance, il perd sa nationalité soviétique aux alentours du mois de juillet 1936, peu de temps après s'être dressé contre le premier Procès de Moscou. SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 400-401, 613.

¹⁰ *Idem*, p. 400-401, 17-18.

¹¹ SERGE V., *Ville conquise*, Paris, Climats, 2011, p. 19 [préface de Richard Greeman].

¹² Il se décrit lui, même, d'ailleurs, comme « écrivain français ». Cf. SERGE V., *Mémoires...*, op. cit., p. 359.

¹³ SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 24.

sérieux, d'éduquer lui-même son fils.¹⁴ Cependant, dès ses 13 ans, Victor Serge s'émancipe de sa famille pour subvenir lui-même à ses besoins. C'est donc seul qu'il continue à s'instruire, ayant lui-même renoncé à faire des études après la lecture d'une brochure de Piotr Kropotkine ; Victor Serge fait consciemment le choix de la lutte.¹⁵ Moins d'un an plus tard, en 1905¹⁶, il a déjà rejoint les Jeunes Gardes Socialistes et commence à militer activement.¹⁷

Victor Kibaltchitch n'a pas encore 20 ans lorsque, parti vivre à Paris, il commence à écrire ses premiers articles en tant que journaliste : « Le communiste » et « Le révolté », publiés dans *L'Anarchie* sous le pseudonyme « Le Rétif »¹⁸. Il devient également traducteur de nombreux auteurs russes, notamment Dimitri Merejkovski¹⁹, écrivain révolutionnaire qui tente de concilier marxisme et croyance religieuse²⁰, ou encore de Mikhaïl Artsybatchev²¹. Plus tard, il traduira également des œuvres politiques : notamment celles de Zinoviev, Lénine et Trotski.²²

Victor Serge s'implique donc dans le mouvement anarchiste, ce qui lui vaut rapidement une condamnation : en 1914, il écope de 5 ans de prison pour avoir refusé de dénoncer les actions de Bonnot et de sa bande – bien qu'il était en désaccord avec leur doctrine illégaliste, refusant de devenir délateur, et voulant protéger Rirette Maîtrejean,

¹⁴ SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 24.

¹⁵ *Idem.*, p. 25.

¹⁶ Cette date est citée par Serge lui-même dans sa notice autobiographique : SERGE V., « 1890-1928 », in *Mon journal de Russie*, t. 2, *En communisme, 1918-1921*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1977, p. 104-108 (cité par Jean Rière, éditeur des *Mémoires de Serge* : SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 27, 509).

¹⁷ DESOLRE G., « Serge Victor », p. 293 [293-295].

¹⁸ Journal dont il devient par ailleurs le rédacteur avec sa compagne Rirette Maîtrejean en 1909. SERGE V., *Ville conquise*, op. cit., p. 20 [préface de Richard Greeman] ; SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 474.

¹⁹ RÉTHORÉ E., « Le cas de Victor Serge », in *Roman 20-50*, n° 63 (2017/1), p. 139-140 [139-152].

²⁰ SCHERRER J., « Pour une théologie de la révolution. Merejkovski et le symbolisme russe », in *Archives de sciences sociales des religions*, n°45 (1978/1), p. 27-50 [accessible en ligne : http://www.persee.fr/doc/assr_0335-5985_1978_num_45_1_2140].

²¹ SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 46.

²² *Idem.*, p. 496-498.

sa compagne de l'époque.²³ Dès sa libération en janvier 1917²⁴, Victor Serge part à Barcelone rejoindre les milieux anarchistes locaux qui tentent d'y soulever une révolution. Il ne reste pas longtemps en Espagne : une autre révolution, porteuse d'un plus grand espoir, appelle Serge. En janvier 1919, il parvient à rentrer en Russie où il se met au service de la révolution bolchevique.²⁵ Il est alors correspondant politique et littéraire pour la France, à laquelle il décrit tant l'avancée de la révolution que la nouvelle culture qui se développe en Russie.²⁶ Il reçoit très rapidement de Zinoviev (membre du Politburo) la responsabilité d'organiser les services de presse de l'Internationale communiste.²⁷

Durant toute son action auprès des bolcheviques, c'est une morale du « double devoir » qui guide Victor Serge, et sur laquelle il revient dans ses *Mémoires* :

Le socialisme n'est pas seulement à défendre contre ses ennemis, contre le vieux monde auquel il s'oppose, il est aussi à défendre en son propre sein, contre ses propres ferments de réaction. [...] [La révolution] a donc un besoin vital de la critique, de l'opposition, du courage civique de ses accomplisseurs.²⁸

C'est cette critique vitale que Victor Serge incarnera de façon permanente, y compris dans ses romans, pour que la Révolution russe se maintienne victorieuse, et que les autres révolutionnaires du monde entier, présents ou futurs, puissent éviter toute erreur potentielle. Rapidement, ceci se matérialise par l'engagement de Serge dans l'opposition trotskiste de gauche : il entend alors défendre la révolution contre ses propres dérives internes.

²³ SERGE V., *Ville conquise*, op. cit., p. 20 [préface de Richard Greeman]. Sur le procès, Rirette Maîtrejean et la critique de l'illégalisme : SERGE V., *Mémoires...*, op. cit., p. 38-39, 42, 57, 59-63.

²⁴ Le 31 janvier. SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 528.

²⁵ DESOLRE G., « Serge Victor », op. cit., p. 294.

²⁶ RÉTHORÉ E., « Le cas de Victor Serge », op. cit., p. 140.

²⁷ SERGE V., *Ville conquise*, op. cit., p. 21 [préface de Richard Greeman].

²⁸ SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 147.

Vers le 15 janvier 1928, Victor Serge est exclu du Parti communiste russe et arrêté²⁹. Rapidement, cette arrestation suscite des réactions à Paris, où il est connu par le biais de son activité de correspondant politique et littéraire. Les polémiques autour de son arrestation lui vaudront d'être libéré quelques semaines seulement après avoir été enfermé.³⁰ Cependant, l'exclusion du parti équivalait pour lui à une mort politique³¹. Comment un révolutionnaire qui, depuis son plus jeune âge, a fait le choix de la lutte, peut-il accepter cette mort politique ? Malade, se pensant condamné, puis sauvé, Victor Serge prend la décision de devenir écrivain :

Et je pensais que j'avais énormément travaillé, lutté, appris sans produire rien de valable et de durable. « Si par hasard, me dis-je, je survis, il faudra finir vite les livres commencés, écrire, écrire... » Je songeai à ce que j'écrivais, j'esquissais mentalement le plan d'un ensemble de romans-témoignages sur mon temps inoubliable... [...] J'avais pris une décision et c'est ainsi que je devins écrivain.³²

À côté d'essais politiques ou historiques servant l'opposition trotskiste, Serge entame la rédaction d'une trilogie romanesque, partiellement autobiographique, autour de 1917 : *Les hommes dans la prison*, *Naissance de notre force* et *Ville conquise*, parus respectivement en 1930, 1931 et 1932 chez Rieder, une des principales maisons d'édition françaises durant la première moitié du 20^e siècle.³³ Lui qui, en entrant dans la Révolution russe, avait renoncé à littérature, plaçant *de facto* cette dernière au second rang³⁴, entend

²⁹ SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 291-292 ; *Les Humbles*, n°8-9 (août-septembre 1937), p. 6-15, (cité dans SERGE V., *Mémoires...*, op. cit., p. 590).

³⁰ « Si, au lieu d'être aussi un écrivain français, je n'avais été qu'un militant russe, les choses auraient pris tout autre tournure » in SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 359.

³¹ SERGE V., *Ville conquise*, op. cit., p. 24 ; SERGE V., *Mémoires...*, op. cit., p. 284.

³² SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 318.

³³ SERGE V., *Ville conquise*, op. cit., p. 25. Il n'est pas étonnant que Serge se retrouve dans le catalogue de Rieder lorsque l'on se penche sur la stratégie éditoriale de la maison d'édition. D'après Maria Chiara Gnocchi, cette stratégie réside dans la promotion des marges et des périphéries de la littérature, qu'elles soient sociologiques ou géographiques. De plus, on retrouve également chez Rieder l'expression de l'internationalisme, valeur chère à Serge, mais également celle du pacifisme, ainsi que la « déconstruction d'un ordre intellectuel établi ». In GNOCCHI M. C., *Le Parti pris des périphéries, les « Prosateurs français contemporains » des éditions Rieder (1921-1939)*, Bruxelles, Le Cri, 2007.

³⁴ SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 318.

désormais « ouvrir le genre romanesque à la vie matérielle inconsciente des masses dans une époque de révolutions. »³⁵

Ce passage à l'opposition trotskiste d'abord, son arrestation et sa « mort politique » ensuite, sa reconsidération de l'importance de la littérature comme outil révolutionnaire enfin, sont des moments qui constituent, envisagés ensemble, un tournant fondamental dans la vie de Serge ; il s'agit là d'un élément structurant son parcours. Si l'on suit l'analyse de Guy Desolre dans la *Nouvelle bibliographie nationale*³⁶, la première phase de la vie de Serge – cette phase où il est avant tout un militant politique dont les actions servent la révolution – vient de prendre fin. Commencerait alors la deuxième phase de sa vie : étant dans l'impossibilité de poursuivre son action politique militante, Serge se voue entièrement à la littérature. L'écriture devient alors un outil révolutionnaire en soi, et ses romans ont pour ambition d'être utiles à la lutte pour le socialisme.

Rapidement, Victor Serge tombe sous le coup d'une nouvelle arrestation et est déporté vers l'Oural, à Orenbourg. Nous sommes en 1933. Alors que son arrestation de 1928 avait déjà suscité un certain remous à Paris, les réactions prennent cette fois une tout autre ampleur dans l'hexagone : c'est « l'affaire Victor Serge ».³⁷

Cette affaire est la seule du genre dans la vie politique et intellectuelle de l'époque d'après Richard Greeman³⁸, puisqu'elle « a mobilisé – et scindé – les figures littéraires majeures de deux grandes nations, la France et l'Union soviétique. Des auteurs reconnus, de Gide, Rolland, Malraux, Barbusse, Giraudoux, Duhamel et Aragon à Gorky, Ehrenburg, Pasternak, Tikhonov et Koltsov, ont fini par prendre parti. L'affaire a aussi impliqué l'intervention personnelle d'au moins quatre chefs d'État : Laval, Herriot, Vandervelde et, bien sûr, Staline. ». ³⁹ En Belgique, ce sont notamment Albert

³⁵ DESOLRE G., « Serge Victor », *op. cit.*, p. 294.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ RÉTHORÉ E., « Le cas de Victor Serge », *op. cit.*, p. 141.

³⁸ Richard Greeman est un traducteur américain. Il est également l'exécuteur littéraire de Victor Serge. C'est à lui que nous devons la préface de Ville Conquise que nous utilisons dans ce travail.

³⁹ Cité par Eva Réthoré : RÉTHORÉ E., « Le cas de Victor Serge », *op. cit.*, p. 141.

Ayguesparse, Franz Hellens, Frans Masereel, Jacques Mesnil et Charles Plisnier qui se mobilisent pour la libération de Victor Serge. Charles Plisnier introduit d'ailleurs lui-même une demande de visa auprès d'Émile Vandervelde, qui le lui octroie.⁴⁰

Nous ne possédons que peu d'informations sur les relations que Victor Serge entretenait avec les auteurs de son temps avant cette affaire, bien qu'elles étaient sans doute assez nombreuses en raison de ses activités de correspondant littéraire et politique, de traducteur et de journaliste. Ses *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945* nous indiquent qu'il entretenait des relations (de nature et d'intensité variable), avec, entre autres, Henri Poulaille, Paul Vaillant-Couturier, Pierre Naville, Gérard Rosenthal⁴¹ ou encore Henri Barbusse (et la rédaction de *Clarté*).⁴² Il était également proche de l'écrivain roumain (d'expression française) Panaït Istrati. Nous ne reviendrons pas ici sur les relations que Serge entretenait avec ses contemporains russes, bien qu'elles aient été nombreuses.⁴³

Revenons-en à « l'affaire Victor Serge ». La période de son exil dans l'Oural est une période riche sur le plan du capital relationnel « indirect »⁴⁴, mais aussi sur celui de son activité littéraire. Malgré les difficultés physiques liées au froid sibérien et à la maladie, Victor Serge rédige deux romans ainsi qu'un recueil de poèmes. Ses écrits, il tente de les faire parvenir à Romain Rolland afin que ce dernier les fasse publier, mais ceux-ci sont confisqués avant même de quitter la Russie. Seule une série de poèmes – que

⁴⁰ DESOLRE G., « Serge Victor », *op. cit.*, p. 294.

⁴¹ En 1927, il échange avec les jeunes surréalistes Pierre Naville et Gérard Rosenthal lors de la célébration des 10 ans de la révolution bolchévique et leur révèle confidentiellement les tensions fortes qui existent alors en U.R.S.S. autour de la lutte entre Staline et Trotski. SERGE V., *Ville conquise*, *op. cit.*, p. 24 [préface de Richard Greeman].

⁴² SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, *op. cit.*, p. 282, 289-290, 321, 586.

⁴³ Citons notamment Maxime Gorki, écrivain russe parmi les fondateurs du réalisme socialiste, qu'il rencontre pour la première fois en 1919 (SERGE V., *Ville conquise*, *op. cit.*, p. 21 [préface de Richard Greeman]), ou encore Tolstoï, Boris Pilniak ou Maïakovski, mentionnés à plusieurs reprises dans ses mémoires (SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, *op. cit.*).

⁴⁴ Déporté, Serge subit une forte pression de l'État soviétique, à tel point que sa correspondance vers l'étranger fut un moment coupée, mais cette affaire lui permet cependant de nouer des liens. C'est pour ces raisons que nous parlons ici de capital relationnel « indirect ». *Idem*, p. 387.

Victor Serge connaissait de mémoire – seront finalement publiés dans un recueil intitulé *Résistances*⁴⁵.

C'est à sa notoriété que Victor Serge doit sa libération en 1936. En effet, en 1935, des amis de Serge (dont Henri Poulaille⁴⁶) interviennent lors du Congrès international des écrivains pour la défense de la culture et créent un scandale, ce qui relance l'affaire Victor Serge et pousse André Gide⁴⁷ et Romain Rolland⁴⁸ à demander respectivement des comptes à l'ambassade russe et à Staline⁴⁹ : ces démarches, couplées aux lourds débats qu'entraîne la polémique, aboutissent à la libération de l'écrivain, qui rejoindra la Belgique grâce à l'aide de Charles Plisnier.⁵⁰ L'affaire Victor Serge nous fournit donc de précieuses informations quant au capital relationnel de l'auteur et à sa notoriété : de nombreux auteurs belges et français le soutiennent fermement.

Les relations littéraires de Victor Serge ainsi que la légitimité qu'il acquiert dans le champ littéraire de l'époque ont donc un impact déterminant, non pas uniquement sur sa carrière, mais également sur sa vie personnelle, allant jusqu'à le mettre en situation de danger.

Arrivé à Bruxelles avec sa famille⁵¹, Victor Serge reprend ses activités de journaliste et de traducteur, tout en rédigeant plusieurs essais politiques. En 1939, après que Serge est reparti vers la France, Grasset publie son roman de résistance trotskiste *S'il*

⁴⁵ SERGE V., *Résistances*, [s.l.], Cahiers des Humbles, 1939.

⁴⁶ SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 608.

⁴⁷ Avec lequel Serge correspondra par la suite, et qu'il rencontrera plusieurs fois à Paris et Bruxelles. Ces rencontres sont évoquées dans : SERGE V., Pages de Journal (1936-1938), *Les Temps Modernes*, n°44, juin 1919 ; GIDE A., *Cahiers André Gide*, n° 4, 5, 6, Paris, Gallimard, 1973, 1974, 1976 (cités dans SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 617).

⁴⁸ Romain Rolland s'était d'ailleurs engagé à transmettre les manuscrits de Serge à des éditeurs, mais ils ne lui sont jamais parvenus, « perdus » par le Guépéou (*idem*, p. 387).

⁴⁹ SERGE V., *Ville conquise*, op. cit., p. 26-27 [préface de Richard Greeman] ; SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 388-390.

⁵⁰ SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 388-390 ; DESOLRE G., « Serge Victor », op. cit., p. 294.

⁵¹ Ils arrivent à Bruxelles le 17 avril 1936 (SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 610).

est minuit dans le siècle. Celui-ci reçoit un accueil fort positif, au point d'être rapidement mentionné pour le Goncourt.⁵² Comme le remarque avec justesse Éva Rhétoré, chercheuse à l'Université de Lille : « que le nom de Victor Serge ait alors circulé pour l'attribution du Goncourt est une preuve de sa légitimation par l'institution littéraire en 1939. Cette légitimation de l'écrivain au sein des belles-lettres a donc été en décalage avec sa consécration dans le sous-champ littéraire politisé. »⁵³. Remarquons d'ailleurs que l'exclusion de Serge de l'U.R.S.S. avait également entraîné son exclusion du milieu dans lequel il gravitait, celui des auteurs communistes, proches du parti.⁵⁴

Cependant, loin de jouir de cette nouvelle légitimation par l'institution littéraire⁵⁵, Victor Serge se retrouve à fuir l'invasion allemande de la France. Il atteint rapidement Marseille, où il trouve refuge dans la villa de Varian Fry, diplomate américain qui aide de nombreux intellectuels à s'exfiltrer hors de France⁵⁶. Serge lui suggère d'ailleurs d'accueillir André Breton dans sa villa.⁵⁷ Mais il ne reste cependant que peu de temps à Marseille : c'est au Mexique qu'il trouve ensuite exil, jusqu'à sa mort le 17 novembre 1947, dans un taxi de Mexico.⁵⁸ Toutefois, ses dernières années ont été celles durant lesquelles Serge a rédigé plusieurs de ses œuvres les plus célèbres aujourd'hui : *Les Derniers Temps* (1946), *L'Affaire Toulaev* (1948), ses *Mémoires d'un révolutionnaire* (1951) et *Les années sans pardon* (1971).

Nous l'avons évoqué, la première phase de la vie de Serge est une phase de terrain : son identité est celle d'un militant dans la pratique, qui multiplie les voyages

⁵² SERGE V., *Ville conquise*, op. cit., p. 26, 28-29 [préface de Richard Greeman].

⁵³ RÉTHORÉ E., « Le cas de Victor Serge », op. cit., p. 145.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ Nous ne savons pas, d'ailleurs, quelle opinion avait Victor Serge sur cette légitimation et sur le prix Goncourt.

⁵⁶ DENIS B., *Notes du cours de Questions d'histoire de la littérature française du 19e au 21e siècle*, [inédit], dispensé à l'Université de Liège, année académique 2017-2018 ; SERGE V., *Mémoires...*, op. cit., p. 625.

⁵⁷ SERGE V., *Ville conquise*, op. cit., p. 29-30 [préface de Richard Greeman].

⁵⁸ *Idem*, p. 30-33 ; DESOLRE G., « Serge Victor », op. cit., p. 293.

pour exporter ou renforcer la révolution.⁵⁹ La seconde phase, après son exclusion de l'URSS et donc de son engagement pratique, est une phase davantage littéraire, durant laquelle il rédige de nombreux romans. L'écriture romanesque, au moment où ont disparu les possibilités de l'action pratique, se substitue aux anciens outils militants dont usait l'auteur. Là où la défense de la pensée trotskiste et de la révolution communiste ne peut plus se matérialiser en actes « concrets », la littérature prend le relai. Évidemment, les choses ne sont pas, dans la réalité, aussi unilatérales. Ces « phases » sont des tendances : Victor Serge appartenait déjà, lors de la première phase, c'est-à-dire avant son arrestation et sa déportation vers l'Oural, au champ littéraire, ne serait-ce que par sa position de traducteur. De la même manière, Victor Serge continue de militer en pratique également durant la seconde phase, tout comme il poursuit son activité de journaliste, et la publication d'essais politiques. Ce que nous constatons cependant, c'est que la position qu'occupe Victor Serge dans le champ littéraire évolue : il n'est plus uniquement un relai littéraire, un traducteur, un correspondant. Il est d'abord un romancier révolutionnaire qui utilise la fiction au service de la lutte pour le socialisme.

L'étiquette d' « écrivain révolutionnaire » n'est pas anodine. Comme le souligne Éva Rhétoré, « grâce à son statut d'écrivain français et par sa position d'opposant, il a été le seul écrivain communiste à avoir vécu les premières années de la révolution de 1917 et à avoir pu construire une œuvre littéraire qui résiste à la censure extérieure ou intérieure »⁶⁰. La position qu'occupe Victor Serge dans le champ littéraire de l'époque, bien qu'unique, n'est pas en soi surprenante : loin d'être une simple posture, Victor Serge semble avoir hérité, de ses parents déjà, d'un réel habitus révolutionnaire autour duquel s'est structurée l'entièreté de sa vie, et par conséquent de son œuvre. De sa plus jeune enfance jusqu'à sa mort, qu'il soit anarchiste, léniniste ou bien trotskiste, qu'il soit écrivain ou journaliste, Victor Serge est d'abord et avant tout un militant révolutionnaire.

⁵⁹ À Barcelone ou en Russie, mais aussi en Allemagne, où il se rend au nom de l'Internationale communiste ; SERGE V., *Ville conquise*, *op. cit.*, p. 23 [préface de Richard Greeman].

⁶⁰ RÉTHORÉ E., « Le cas de Victor Serge », *op. cit.*, p. 148.

III. La littérature comme outil révolutionnaire : la théorie littéraire de Victor Serge

La conception littéraire de Victor Serge est très éloignée de celle d'un Théophile Gautier proclamant « l'art pour l'art ! ». La beauté n'est pas vue comme une fin en soi, mais bien comme un moyen au service d'une cause plus grande, d'une cause éminemment politique. Plus exactement, Victor Serge prône l'avènement d'une littérature révolutionnaire, d'une véritable littérature prolétarienne (ce que n'incarne pas, à ses yeux, la littérature soviétique⁶¹). Paradoxalement, il estime cet avènement complexe, voire impossible, puisqu'intrinsèquement lié à l'existence même de la classe prolétarienne qui, par nature, ne peut être que transitoire⁶².

Toutefois, cette littérature révolutionnaire n'est pas à confondre avec une pure littérature de propagande. Serge s'oppose assez fermement à ce qu'il appelle en 1932 « roman à thèse »⁶³. Par cette appellation, il désigne une littérature simpliste, capable de n'affirmer que grossièrement des idées. Or, il estime que la richesse et la force persuasive ne se trouvent pas dans la simple affirmation : elles sont le fruit de la contradiction, de la complexité des faits et des idées traduits en mots. C'est par la confrontation à cette contradiction que le lecteur pourra être conquis à une thèse. À bas les histoires lisses, consensuelles et débordantes d'évidences, Serge réaffirme les antagonismes et les conflits comme objets de pure dialectique, précieux outils dans la « bataille des idées ».⁶⁴

Même dans l'erreur et dans la confusion, un auteur qui aide la pensée prolétarienne à s'emparer des êtres doit être considéré comme un allié.⁶⁵ Par ces mots, Serge se dresse

⁶¹ Nous revenons plus en détail sur la littérature soviétique et l'opinion qu'en a Serge dans le point 5, p. 36.

⁶² SERGE V., *Littérature et révolution*, op. cit., p. 46-47.

⁶³ Il traite ce sujet dans *Littérature et révolution*, paru en avril 1932. Cf. SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 480.

⁶⁴ SERGE V., *Littérature et révolution*, op. cit., p. 27-30.

⁶⁵ *Idem*, p. 31-33.

fermement contre le dogmatisme dont a pu faire preuve le parti communiste russe, et dont il a lui-même été l'objet, le contraignant à l'exil sibérien. Cette ouverture envers les compagnons de route avait pourtant été encouragée par le parti lui-même en 1932, dans la foulée de la création de l'Union des écrivains soviétiques⁶⁶ – et peut-être justement pour corriger ce qu'eux-mêmes ont considéré comme une erreur. Serge conçoit le rôle du *compagnon de route*, tel que défini par Trotski dans *Littérature et révolution*, comme précieux : bien qu'« instables »⁶⁷, partiellement convaincus, les auteurs qui participent à la transition vers une littérature prolétarienne sont utiles à la révolution. Plus encore, de leurs doutes peut émerger, par la logique dialectique, ce qui ne pourrait émerger de la simple affirmation des axiomes communistes et convaincre profondément les lecteurs de la voie à suivre.⁶⁸

Avant d'être un écrivain, Victor Serge est un théoricien. Le qualificatif de théoricien de la littérature ne paraît toutefois pas adapté, parce que trop restrictif : c'est au champ politique – et au champ politique révolutionnaire plus particulièrement – que s'intéresse Serge. La littérature n'est abordée qu'au travers de ce prisme : comment faire pour l'insérer, pour la mettre au service de ce champ politique ?

Dès lors, son rejet du formalisme trouve toute sa justification : à l'instar de Maxime Gorki⁶⁹, dont il fut proche avant son vigoureux ralliement au parti communiste

⁶⁶ ROBIN R., *Le réalisme socialiste : une esthétique impossible*, op. cit., p. 40, p. 44.

⁶⁷ TROTSKI L., *Littérature et révolution* [1923], Paris, UGE, 1964, p. 71-73, cité par BATY-DELALANDE H., « L'espérance au conditionnel des compagnons de route (1920-1939) », in *Itinéraires*, 2011, p. 135.

⁶⁸ Hélène Baty-Delalande étudie le concept de compagnon de route dans cet article : BATY-DELALANDE H., « L'espérance au conditionnel des compagnons de route (1920-1939) », in *Itinéraires*, 2011, p. 135-151.

⁶⁹ Tout le mépris de Gorki envers le formalisme est perceptible dans cet extrait : « Certains écrivains se servent du formalisme pour habiller leurs pensées de telle sorte que n'apparaisse pas immédiatement en toute clarté leur haine monstrueuse du réel, leur intention d'altérer la signification des faits et des phénomènes. Mais ceci concerne moins l'art du verbe que celui de tricher. » Notons toutefois que ce dernier est plus virulent dans ses attaques que Serge, bien que leur pensée semble coïncider sur ce point. GORKI M., « Du formalisme », in *Gorki, Maïakovski et le métier littéraire*, Paris, Éditions de la Nouvelle Critique, 1957, p. 115.

soviétique⁷⁰, Serge estime que la littérature ne doit pas avoir pour vocation de se sublimer par la forme. La forme n'est qu'un instrument au service du fond : elle est le moyen par lequel une littérature réellement révolutionnaire peut naître et rallier les Hommes à la lutte pour le socialisme.

Victor Serge théorise donc la question du militantisme politique via la littérature. Cette dernière est envisagée comme étant un outil révolutionnaire en soi. Dans ce point, la conception de la littérature de Serge sera développée et replacée dans le cadre des débats ayant lieu durant le 20^e siècle autour de la littérature révolutionnaire au sens large. Pour ce faire, nous aborderons la pensée de Trotski ainsi que celle des théoriciens de la « littérature engagée », à savoir Jean-Paul Sartre, Albert Camus et Roland Barthes.

Différents éléments, à la fois intra et extra-romanesques, seront traités : des notions relevant du champ littéraire comme la question de l'auteur et du public, la question de la finalité de l'écriture, mais aussi des éléments constitutifs des œuvres en prose tels que le héros et l'architecture de l'œuvre (d'après le concept de roman à thèse).

1. Conditions d'émergence, caractéristiques et rôle de la littérature

« Ce prolétariat héroïque et révolutionnaire [...] ne pourra accomplir sa mission historique et promouvoir une civilisation originale et vraiment prolétarienne que s'il se constitue une philosophie qui soit à la hauteur de la grande transformation dont il est l'agent. »⁷¹ Par ces mots empruntés à Édouard Berth, nous prenons mieux mesure du rôle qu'attribue Serge à la culture prolétarienne, et donc à la littérature : son développement

⁷⁰ SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 326. Maxime Gorki connaît très tôt des désaccords avec l'orientation prise par la Russie bolchévique. En 1921, il quitte la Russie pour l'Italie. Il ne reviendra qu'en 1928, totalement rallié au régime : il devient l'un des écrivains officiels de l'U.R.S.S. Cf. « Maxime Gorki », in ODEON THEATRE DE L'EUROPE, [en ligne], <https://www.theatre-odeon.eu/fr/mediatheque-et-archives/biographie/liste/maxime-gorki> (consulté le 21/06/2021).

⁷¹ BERTH E., *Guerre des États ou Guerre des classes*, p.155-160, cité par SERGE V., *Littérature et révolution*, op. cit., p. 94.

est une condition nécessaire⁷² au « déroulement de l'Histoire ». La révolution et la société prolétarienne transitoire qui découlera de cette phase ne seront authentiques que si elles sont accompagnées d'une philosophie qui leur est propre. Cette relation d'interdépendance s'explique par le mimétisme qui doit s'instaurer entre vie et littérature : la littérature veut traduire véritablement la vie, en être à la fois l'image et une source d'inspiration, un réservoir d'exemples, voire de réels actes, loin de tous schémas simplistes et manichéens. La littérature est alors dotée d'une forte portée performative : la qualité révolutionnaire d'une œuvre serait capable de transcender son lecteur, lui conférant à son tour cette qualité. Serge, en 1928, se sentant mourir des suites d'une occlusion intestinale⁷³, en vient à ces conclusions, rapportées dans ses mémoires :

Et je pensai que j'avais énormément travaillé, lutté, appris sans rien produire de valable et de durable. « Si par hasard, me dis-je, je survis, il faudra finir vite les livres commencés, écrire, écrire... »[...] J'avais pris une décision et c'est ainsi que je devins écrivain.⁷⁴

Cette notion de persistance est centrale dans le choix posé par Serge : « il faut témoigner sur ce temps ; le témoin passe, mais il arrive que le témoignage reste »⁷⁵.

Plus encore qu'un témoignage, la littérature « permet [...] de montrer [...] des hommes vivants, de démontrer leur mécanisme intérieur, de pénétrer jusqu'à leur âme. Certaine lumière sur l'histoire même ne peut être jetée, [il en est] persuadé, que par la création littéraire libre et désintéressée, c'est-à-dire exempte du souci de bien vendre. »⁷⁶ Ce déni de l'économie est en réalité une des valeurs propres au champ littéraire. Il existe deux pôles : celui de la grande production, suivant une logique de rentabilité, et celui

⁷² Soulignons ici la complexité de la pensée de Serge : il paraît y avoir une contradiction évidente entre la nécessité d'émergence de la littérature prolétarienne et son impossibilité inhérente d'émerger. En réalité, ces éléments doivent être considérés selon un prisme dialectique : l'Histoire évolue selon la logique « thèse-antithèse-synthèse ». Ce qui existe est voué à être nié, puis réaffirmé en une synthèse de ce qui était et de ce qui est venu nier ce qui était. Tout ce qui est de l'ordre du réel est en permanente évolution.

⁷³ SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 317.

⁷⁴ *Idem*, p. 318.

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ *Idem*, p. 318-19.

d'une littérature plus restreinte, refusant de s'aliéner sur le plan esthétique afin de satisfaire un besoin économique⁷⁷. Serge se refusant à une littérature sacrifiant ses objectifs politiques à des fins de subsistance, il transcende le déni de l'économie propre à la production restreinte en signe d'indépendance et de désintéressement.

2. La logique du double devoir, ou la littérature comme gardien de la révolution

La littérature est donc perçue par Serge comme étant un outil révolutionnaire à part entière, permettant de renforcer la révolution prolétarienne contre ses ennemis de classe, d'y rallier ses lecteurs, dont une bonne part appartient pourtant à la petite bourgeoisie... En bref, il conçoit la littérature comme, lorsqu'elle s'identifie avec la vie⁷⁸ et révèle par la complexité des idées évoquées le fonctionnement de la société et les « vraies » valeurs des hommes, un outil de persuasion considérablement efficace.

L'écriture tient une place prédominante dans le militantisme de Victor Serge depuis son entrée dans la révolution, de par son travail de journaliste, mais aussi les fonctions qu'il occupe dans la *Troisième internationale*, dont il dirige la revue française, puis à Berlin où il est missionné d'assurer l'édition française de la *Correspondance internationale*.⁷⁹

Cette place s'accroît lorsqu'il se rallie à l'opposition de gauche : il est alors vu comme un ennemi des bolcheviques, jusqu'à être exilé en Sibérie. Face à cette incapacité

⁷⁷ SAPIRO G., *Le champ littéraire français : Structure, dynamique et formes de politisation* [en ligne], <https://books.openedition.org/oep/532?lang=fr> (consulté le 02/07/2021). Cet article est basé sur la théorie bourdieusienne du champ littéraire, cf. BOURDIEU P., « Le champ littéraire », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 89, septembre 1991, p. 3-46.

⁷⁸ SERGE V., *Littérature et révolution*, op. cit., p. 94.

⁷⁹ PAZ M., « La voix de Victor Serge », in SERGE V., *16 fusillés à Moscou : Zinoviev, Kaménev, Smirnov... Lettres inédites*, Paris, Spartacus, s. d., p. 5-6.

de militer « politiquement »⁸⁰, la littérature devient centrale pour l'auteur : elle devient l'unique vecteur par lequel il entend réaliser son « double devoir », c'est-à-dire défendre la révolution contre ses ennemis extérieurs, mais également contre ses ennemis intérieurs, ceux qui prétendent la servir et en réalité la corrompent.

Serge concède toutefois que « l'une de ces faces *l'emporte de beaucoup* »⁸¹ : la priorité se situe initialement dans la lutte des classes. Toutefois, ces « deux aspects — de défense générale et d'incessant redressement intérieur — varient en importance comme en ampleur. La paix venue, quand la révolution passe à son œuvre constructive, la lutte pour le redressement intérieur acquiert évidemment une importance croissante. »⁸²

Plus précisément, il réalise l'importance que revêt l'œuvre littéraire. Serge parle bien « d'œuvre littéraire » et non de « littérature »⁸³, dont il méprise la dimension économique et l'aspect bourgeois. L'œuvre littéraire trouve toute sa place dans le travail révolutionnaire lorsqu'elle est justifiée par quelque chose de plus grand qu'elle-même, lorsqu'elle est envisagée « comme un moyen d'exprimer pour les hommes ce que la plupart vivent sans savoir l'exprimer, comme un moyen de communion, comme un témoignage sur la vaste vie qui fuit à travers nous et dont nous devons tenter de fixer les aspects essentiels pour ceux qui viendront après nous. »⁸⁴ La fiction permet, selon lui, de réaliser ce que ne peut réaliser le travail historien : elle montre des hommes profondément vivants, elle expose leur mécanisme intérieur, et pénètre « jusqu'à leur âme »⁸⁵. L'œuvre littéraire est donc l'outil plus apte à inscrire dans la durée et pour les générations suivantes l'énergie révolutionnaire dans toute sa force et son authenticité.

⁸⁰ Le terme est à prendre dans son acception institutionnelle : Serge étant perçu comme un ennemi du parti bolchévique et l'Opposition de gauche étant devenue clandestine, il ne peut plus prendre part aux affaires de l'Union soviétique.

⁸¹ SERGE V., *Littérature et révolution*, op. cit., p. 78.

⁸² *Ibid.*

⁸³ SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 319.

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ *Ibid.*

« À chacun sa tâche. »⁸⁶ Celle de Serge n'est plus de prendre les armes, elle ne réside plus dans l'agitation politique ou dans la construction d'appareils organisés permettant de consolider et d'exporter la révolution : elle est de prendre la plume et de transmettre le témoignage de ce « temps inoubliable »⁸⁷ qu'il vit, de retranscrire son expérience, celle de ses contemporains, de figer la révolution pour les hommes qui suivront, ceux qui en sont encore extérieurs, et ce avec tout l'esprit critique et la justesse politique dont doit faire preuve l'écrivain communiste pour remplir son double devoir.

3. La finalité de la littérature

Victor Serge fantasme l'avènement d'une littérature réellement révolutionnaire. Il refuse donc le purisme esthétique au profit d'une littérature utile au socialisme, et donc par extension à la masse des travailleurs et des travailleuses que le socialisme ambitionne d'émanciper. Toutefois, Serge ne va pas jusqu'à affirmer la totale prééminence de l'idée, prônée en 1923 par le groupe *Octobre*⁸⁸, selon laquelle « le contenu détermine la forme et à travers elle devient œuvre d'art »⁸⁹, réduisant la littérature au discours idéologique. D'emblée, deux questions se posent : comment peut-elle servir la révolution et à qui s'adresse-t-elle ?

C'est en 1932 que Serge publie *Littérature et révolution*. Le réalisme socialiste n'existe pas encore, bien qu'il soit déjà question de la mise en place d'une littérature soviétique. Prenant part aux débats de son temps, Serge revendique le besoin de créer une réelle littérature prolétarienne. Or, le prolétariat est, comme nous l'avons déjà mentionné, une classe transitoire. L'avènement d'une littérature prolétarienne est en quelque sorte

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ Il s'agit d'un cercle formé par des photographes soviétiques, qui se réclame à la fois de l'expérimentation et du modernisme, insistant sur la dimension sociale de l'œuvre. Cf. BRUNO E., « Aleksandr Lavrentiev. Rodtchenko et le groupe Octobre », *Critique d'art*, 2007 (29), [en ligne], <https://journals.openedition.org/critiquedart/875#authors> (consulté le 05/08/2021).

⁸⁹ ROBIN R., *Le réalisme socialiste : une esthétique impossible*, op. cit., p. 224.

contraire même au dialectisme historique : avant même que cette littérature n'ait pu se développer, le prolétariat, qui doit consacrer l'ensemble de son énergie à la construction du socialisme, aura disparu pour laisser place à la société sans classe. Toute la complexité de la tâche siège dans cette contradiction : comment permettre l'émergence par et pour le prolétariat d'une littérature qui permettra la suppression de cette classe – et de toutes les autres ?

Tout d'abord, la littérature prolétarienne doit être à la fois *sincère* et *passionnée*. Il s'agit là d'une condition essentielle.⁹⁰ Plus exactement, Serge pense élaborer ce qu'il appelle un « romantisme révolutionnaire »⁹¹ :

De tout ce qui est écrit, je n'aime que ce que l'on écrit avec son propre sang », dit Nietzsche. Ce qu'il y a de romantique, dans cette réclamation d'une sincérité passionnée, ne me paraît pas déplacé à une époque où le besoin d'un romantisme révolutionnaire se fait et se fera sentir. La sincérité des œuvres est une des conditions essentielles de leur portée. La littérature prolétarienne ne naîtra ni des efforts, même persévérants, d'organisations bureaucratiques, ni des congrès ; les plus belles motions conçues dans l'esprit de la plus saine doctrine par les fonctionnaires les plus zélés des commissions de la propagande, ne feront pas naître un bon livre, *si des sincérités passionnées ne s'en mêlent*.⁹²

Les *sincérités passionnées* sont donc une condition nécessaire à l'émergence d'une littérature jugée valable aux yeux de Serge : c'est sur ces aspects que se fonde le romantisme révolutionnaire qu'il réclame. La littérature doit donc être sincère, « dire » le réel, représenter la réalité sociale. Tout comme Duranty, qui théorise le réalisme en littérature, Serge pense que la littérature, en plus « de divertir les masses nouvelles de

⁹⁰ SERGE V., *Littérature et révolution*, *op. cit.*, p. 32.

⁹¹ Pour approfondir l'étude de cette notion, voir l'article de Niqueux Michel sur le sujet. NIQUEUX M., « Le romantisme révolutionnaire et sa place dans le réalisme socialiste », in AUCOUTURIER M., DEPRETTO C. (dirs), *Cahiers slaves*, n°8, 2004, p. 1-18.

⁹² SERGE V., *Littérature et révolution*, *op. cit.*, p. 32-33. Nous reviendrons sur le réalisme socialiste dans le point 3. de ce chapitre. L'italique est ajouté par nous-même afin de mettre les termes en évidence.

lecteurs plus populaires qui apparaissent alors⁹³ »⁹⁴, doit leur être utile.⁹⁵ Toutefois, ce réalisme doit être empreint de l'exaltation et de la *passion* du réalisme afin d'éveiller ou de nourrir l'esprit révolutionnaire du lecteur. La nécessité absolue de ce romantisme révolutionnaire tient à ce besoin de saisir les hommes. Jdanov, secrétaire du comité central, dira au sujet du romantisme révolutionnaire qu'il doit être « tendu vers l'avenir et dont le nouvel héroïsme doit servir de modèle aux travailleurs »⁹⁶.

Serge n'éclaire pas davantage cette notion, mais son camarade, et un temps ami, Maxime Gorki précise la nature de ce romantisme révolutionnaire, le distinguant du courant littéraire du début du 19^e siècle :

Dans le romantisme, il est indispensable (*sic.*) de distinguer aussi deux aspects nettement différents : le romantisme passif, qui tend à réconcilier l'homme avec la réalité en l'enjolivant, ou bien à le distraire de la réalité en le faisant s'enfoncer dans son monde intérieur, en l'entraînant vers des pensées sur « le mystère fatal de la vie », sur l'amour et la mort, vers des mystères que la « spéculation » ni la contemplation ne peuvent résoudre, mais seulement la science. Le romantisme actif lui, tâche à fortifier la volonté de vivre de l'homme, à exciter en lui la révolte contre la réalité et ses jougs.⁹⁷

Cette idée d'une littérature active se retrouve également chez Serge. Cette dernière « ferait appel à toutes les facultés de l'homme, répondrait à tous ses besoins spirituels au lieu de se borner à distraire les riches, une littérature de cette sorte serait, indépendamment même des intentions de ses créateurs, puissamment révolutionnaire. »⁹⁸ Dans ces différents extraits transparaît la fonction et la nature de la littérature révolutionnaire : elle

⁹³ « Alors » fait référence à la moitié du 19^e siècle.

⁹⁴ BAETHGE C., « Réalisme », in PAUL A., SAINT-JACQUES D., VIALA A. (dirs), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 637.

⁹⁵ *Ibid.*

⁹⁶ Régine Robin commente en ces termes les paroles d'Andreï Jdanov. Cf. ROBIN R., *Le réalisme socialiste : une esthétique impossible*, op. cit., p. 87.

⁹⁷ GORKI M., « Comment j'ai appris à écrire », in Gorki, *Maïakovski et le métier littéraire*, Paris, Éditions de la Nouvelle Critique, 1957, p. 16.

⁹⁸ SERGE V., *Littérature et révolution*, op. cit., p. 19.

procède d'elle-même et non d'une instance qui lui est extérieure, voire malgré la volonté même de l'auteur, et elle permet, en comblant les hommes, d'exalter leur révolte et leur acharnement à vivre dignement.

Derrière cette autonomie de la littérature revendiquée face aux organisations bureaucratiques et aux congrès se lit évidemment une critique de la politique littéraire de l'URSS. À ce titre, Serge félicite le comité central du parti communiste soviétique pour sa résolution du 1^{er} juillet 1925⁹⁹ : « Le parti se déclarait pour la libre émulation des écoles littéraires, “ toute autre décision ne pouvant qu'être bureaucratique ”. »¹⁰⁰ Quelle ironie lorsque l'on sait à quel point la censure entravera la diffusion des romans de Serge¹⁰¹ !

4. La littérature révolutionnaire : à qui s'adresse-t-elle ?

L'auteur et le public sont deux acteurs déterminants du champ littéraire : l'auteur est à la base de l'œuvre, mais cette œuvre n'existe que pour être lue. « Être lue » non pas dans l'absolu, mais par un public cible : l'auteur s'adresse à quelqu'un, à un lecteur type, sur lequel il veut que son œuvre produise un effet. « Un texte qui n'est pas lu n'existe pas. Autrement dit, tout texte est incomplet et appelle un lecteur pour le compléter »¹⁰² nous dit la sémiologie, notamment à travers l'œuvre d'Umberto Eco. Toutefois, ce « lecteur modèle »¹⁰³ n'est pas toujours le lecteur effectif, celui qu'on retrouve dans le champ littéraire. Le cas de la littérature révolutionnaire – de gauche – est à ce titre

⁹⁹ *Idem*, p. 49.

¹⁰⁰ *Idem*, p. 51.

¹⁰¹ Serge en parle dans ses mémoires : « Une multiple censure déformait ou tuait les livres. » (SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 329). Concernant ses propres écrits, voir notamment *idem*, p. 393-394.

¹⁰² SIBEONI J., « La théorie de “ l'interne modèle ” », in *L'information psychiatrique*, vol. 88, no. 7, 2012, p. 565. Dans son article, Sibeoni transpose le concept de lecteur modèle au milieu médical.

¹⁰³ Cette notion est développée par Umberto Eco dans son essai *Lector in fabula*. Umberto E., *Lector in fabula : la cooperazione interpretativa nei testi narrativi*, Milano, Bompiani, 1985.

particulièrement intéressant : elle est écrite pour un public qui, de par sa condition socio-économique, n'est pas spontanément porté vers le littéraire¹⁰⁴.

C'est justement pour ces gens que Serge désire écrire :

La France compte aujourd'hui 14 millions de prolétaires, 30 millions avec leurs familles. [...] On demanderait ensuite : combien de livres ont été écrits pour ces millions d'êtres ? pour dire leur existence ? pour « analyser leur vie intérieure » ? – car il faut bien qu'ils en aient une, après tout ? –, pour les révéler à eux-mêmes, les éclairer, les distraire ? – oui, les distraire autrement qu'en leur racontant les couchages de la mondaine et du beau danseur brésilien ? [...] Trente millions de travailleurs tiennent moins de place dans la littérature française que le « faubourg Saint-Germain ».¹⁰⁵

L'on retrouve dans cet extrait une idée forte : l'idée que la littérature est là pour « révéler à eux-mêmes » les prolétaires, chose qu'ils ne pourraient faire seuls. Disant cela, Serge place la littérature – et celui qui la produit – au dessus des hommes, il en fait un outil transcendant. Cette idée, Sartre la développera également plus tard :

Alors, l'écrivain se lancera dans l'inconnu : il parlera, dans le noir, à des gens qu'il ignore, à qui l'on n'a jamais parlé sauf pour leur mentir; il prêtera sa voix à leurs colères et à leurs soucis ; par lui, des hommes qui n'ont jamais été reflétés par aucun miroir et qui ont appris à sourire et à pleurer comme des aveugles, sans se voir, se trouveront tout à coup face à leur image.¹⁰⁶

Serge estime que dans ces « trente millions » réside un « public littéraire prêt, pour lequel on peut et on doit travailler, écrire, publier, tout un public fort capable pourvu qu'on sache l'intéresser, de faire vivre sa littérature [...] »¹⁰⁷. Plus exactement, Serge

¹⁰⁴ Bien évidemment, de nombreuses exceptions existent. Rappelons toutefois que l'enseignement primaire ne devient obligatoire en France qu'en 1866.

¹⁰⁵ SERGE V., *Littérature et révolution*, op. cit., p. 11-13.

¹⁰⁶ SARTRE J.-P., *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948, p. 267.

¹⁰⁷ SERGE V., *Littérature et révolution*, op. cit., p. 13.

distingue deux publics : celui « qui achète »¹⁰⁸, et donc celui dont l'auteur dépend en premier plan, et celui « qui lit ».¹⁰⁹ Serge n'affirme pas que le public acheteur ne lit pas, bien qu'il mette en avant le fait que « le bibliophile, personnage providentiel pour le littérateur à la mode, n'est pas forcément un grand liseur »¹¹⁰ et que le prix d'un livre neuf suffit à prouver « qu'il s'adresse aux classes moyennes et à la bourgeoisie »¹¹¹.

D'une part, nous avons donc le public acheteur, que Serge n'envisage qu'en tant qu'acteur économique central dans le champ littéraire. D'autre part, il y a le public lecteur, celui qui ne peut se permettre de posséder les œuvres qu'il lit. Le « climat littéraire »¹¹² est rythmé par le premier : c'est en passant le filtre du public acheteur que l'auteur peut espérer toucher le public lecteur. Or, c'est précisément ce public lecteur que l'écrivain prolétarien cherche à atteindre, et sans lequel il ne peut espérer être réellement un écrivain populaire.

Cette dynamique tend à écraser l'auteur prolétarien, l'auteur révolutionnaire qui s'adresse aux classes dominées et qui dépeint leur réalité :

Nous voici dans le monde des affaires ; et voici l'écrivain coté à la manière d'un pur-sang ou d'un boxeur. Façon de vivre de son métier impliquant la négation de sa *mission*. [...] L'action du milieu fait le reste ; on a la conviction de ses intérêts.¹¹³

Les forces économiques – capitalistes, ajouterait Serge – auxquelles obéit le champ littéraire poussent indirectement à la production d'une littérature « amusant les riches »¹¹⁴. L'écrivain est automatiquement contraint d'aller à l'encontre même de sa *mission* s'il veut espérer pouvoir vivre de son métier : il y a donc d'après Serge un conflit

¹⁰⁸ *Idem*, p. 8.

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² *Ibid.*

¹¹³ *Idem*, p. 9.

¹¹⁴ « Lequel des deux écrivains pourra vivre ? L'amuseur des riches. », cf. *idem*, p. 10.

inhérent au champ littéraire d'alors, contraignant l'auteur à choisir entre sa subsistance matérielle et le fait d'accomplir la fonction qui lui incombe.

Et voilà le problème. L'impasse.¹¹⁵

Nous approfondirons plus tard cette notion de « mission » de l'écrivain¹¹⁶. Toutefois, notons déjà que ces réflexions sur le(s) public(s) littéraire(s) se retrouvent dans l'après-Seconde Guerre mondiale, tant chez Sartre que chez Barthes. Ces deux théoriciens de la littérature engagée ont étudié la question du public et ont réfléchi à cette impasse. Sartre estime que « nous avons des lecteurs, mais pas de public »¹¹⁷. Il pense, tout comme Serge, qu'il existe dans la classe ouvrière un fort potentiel littéraire, qui n'est toutefois pas encore réalisé : il s'agit du « public virtuel »¹¹⁸. C'est pour ce public que Sartre désire écrire. Or, ce n'est pas pour eux que l'écrivain publie effectivement :

Ceux-là [les membres de la bourgeoisie] forment notre public. Notre *seul* public. [...] Nous n'avons rien à leur dire. Ils appartiennent, malgré eux, à une classe d'oppression.¹¹⁹

D'apparence paradoxale, cette contradiction qui existe entre public réel et public virtuel est pourtant tout à fait logique lorsqu'on se penche sur le fonctionnement du champ littéraire au 20^e siècle : pour être publié, l'écrivain doit s'adresser à un public acheteur, à savoir la bourgeoisie, alors même que Sartre plaide pour la disparition de cette classe. Plus exactement, les écrivains ne doivent pas être simples spectateurs de la disparition de la bourgeoisie : ils doivent en être les fossoyeurs, quitte à creuser leur propre tombe du même fait, les écrivains étant pour la grande majorité issus de la petite bourgeoisie.¹²⁰

¹¹⁵ SERGE V., *Littérature et révolution*, op. cit., p. 10.

¹¹⁶ Cf. point 5, p. 38.

¹¹⁷ SARTRE J.-P., *Qu'est-ce que la littérature ?*, op. cit., p. 244.

¹¹⁸ *Idem*, p. 250.

¹¹⁹ *Idem*, p. 249.

¹²⁰ *Idem*, p. 250.

Ainsi, l'écrivain engagé écrit tout à la fois pour et contre la bourgeoisie, tentant en réalité de s'adresser au prolétaire, à l'ouvrier, œuvrant pour son émancipation. Bien que virtuel, ce public est donc « singulièrement présent »¹²¹ :

Mais il ne faut pas hésiter à dire que le sort de la littérature est lié à celui de la classe ouvrière.¹²²

Comment donc parvenir à atteindre le public virtuel moteur dans la production de littérature engagée ? Le 20^e siècle a ceci de particulier que seuls les partis communistes bénéficient d'une étroite voie d'accès vers le prolétariat en matière de culture. Or, n'oublions pas que Sartre exècre le réalisme socialiste et la littérature de parti, qu'il ne voit que comme piètre propagande, asservissant la littérature à un dogme et étouffant toute richesse esthétique :

[...] le P.C. Est-il souhaitable que l'écrivain s'y engage ? S'il le fait par conviction de citoyen et par dégoût de la littérature, c'est fort bien, il a choisi. Mais peut-il devenir communiste en restant écrivain ?¹²³

Impasse, donc.

5. La littérature au service d'une idéologie ou résolument indépendante ?

La pensée de Serge ne semble pas tout à fait établie concernant l'avènement d'une littérature au service de la classe révolutionnaire, qu'il désigne tantôt par « littérature prolétarienne », tantôt par « littérature révolutionnaire ». À la fois, l'évolution de la littérature vers une forme prolétarienne lui apparaît une immanquable évidence, fruit de la dialectique :

¹²¹ *Ibid.*

¹²² *Idem*, p. 251.

¹²³ *Ibid.*

La littérature prolétarienne sera l'oeuvre spontanée d'écrivains acquis au prolétariat révolutionnaire. [...] Des écrivains accoutumés à considérer le monde au travers de la pensée prolétarienne, incapables désormais [...] de séparer leurs intérêts de ceux du prolétariat [...], ne pourront, quels que soient les sujets qu'ils traiteront, leurs états d'esprit et même leurs variations idéologiques, produire que des oeuvres prolétariennes — et elles le seront dans la mesure où ils seront eux-mêmes des révolutionnaires prolétariens.¹²⁴

Pourtant, et alors même que Serge affirme l'avènement *spontané* de la littérature prolétarienne, il applaudit le congrès du parti communiste de l'U.R.S.S. datant du 1^{er} juillet 1925, dont il souligne la justesse de la politique littéraire qui y est adoptée. Ce n'est que 9 ans plus tard, en 1934, que le réalisme socialiste sera coulé en dogme par Andreï Jdanov¹²⁵, mais cela n'amoindrit en rien la rupture avec tout développement spontané qu'induit la mise en place d'une politique littéraire par l'instance dirigeante de l'Union soviétique. En effet, la spontanéité infère le fait de réaliser l'action de soi-même, ce à l'encontre de quoi va l'établissement d'une doctrine littéraire par un organe externe (même si ce dernier se veut être un représentant du prolétariat censé mener l'action spontanée).

En 1932, Serge a bien évidemment pu observer dans la littérature soviétique certains « travers fâcheux contre lesquels la résolution du P.C. la mettait en garde. »¹²⁶ Critique donc, bien que favorable à l'institution d'une politique soutenant l'avènement d'une littérature révolutionnaire. Son principal reproche, qui constitue du même fait une mise en garde, réside à la fois dans le dogmatisme dont peut déjà faire preuve l'Association des écrivains prolétariens de Russie¹²⁷, en charge de l'application de la

¹²⁴ SERGE V., *Littérature et révolution*, op. cit., p. 33.

¹²⁵ AARON P., SAPIRO G., « Présentation », in *Sociétés et représentations*, n°15 (2003/1), p. 5.

¹²⁶ SERGE V., *Littérature et révolution*, op. cit., p. 52.

¹²⁷ *Idem*, p. 51-52.

politique littéraire soviétique, et dans la forte tendance au manichéisme qui s'insinue dans la littérature d'alors¹²⁸.

En effet, « On veut une littérature utilitaire et même spécialisée, d'actualité [...] : une littérature d'agitation et de propagande rigoureusement orthodoxe. »¹²⁹ Pour ce faire, la littérature soviétique entend supprimer toute psychologie du roman, faisant plutôt appel à des types creux, relevant d'un manichéisme parfois grossier. Il s'agit là pour Serge d'une grave erreur, éloignant la littérature du but de propagande qu'elle poursuit : c'est en peignant la complexité des êtres, les hommes « en proie à leur fonction »¹³⁰ que la littérature pourra éveiller chez le prolétaire une foi révolutionnaire, qu'elle pourra le faire progresser idéologiquement, en augmentant sa « conscience de classe ». ¹³¹

Serge se trouve en réalité dans deux champs à la fois : le champ littéraire, en tant qu'écrivain, et le champ politique, en tant que militant. Cette multipositionnalité¹³² se traduit chez Serge par une transposition de l'illusion propre au champ politique au champ du littéraire : l'acte littéraire vaut non pas en soi, mais en tant qu'outil permettant d'atteindre des fins politiques. Si Victor Serge voue ses forces à la rédaction d'œuvres littéraires, c'est uniquement dans l'optique de participer à l'élaboration du socialisme. Nous l'avons vu précédemment : Serge ne se consacre pleinement à l'écriture qu'à partir du moment où il est exilé, banni de l'action politique en soi. Si la littérature – ou du moins le sous-champ de la littérature révolutionnaire auquel Serge appartient – poursuit un but politique clair, alors l'auteur a lui-même une fonction précise à remplir en tant qu'agent de ce champ. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la « mission » dont est investi l'écrivain selon Victor Serge : malgré les dangers et les difficultés, l'auteur révolutionnaire doit, pour s'inscrire dans ce (sous-)champ révolutionnaire, remplir une

¹²⁸ Serge consacre un chapitre de *Littérature et révolution* à la question du schématisme dans la littérature. Cf. « Des schémas », in SERGE V., *Littérature et révolution*, op. cit., p. 53-56.

¹²⁹ *Idem*, p. 53.

¹³⁰ *Idem*, p. 54.

¹³¹ *Ibid.*

¹³² Le concept est employé d'après la théorie de Luc Boltanski. Cf. BOLTANSKI L., « L'espace positionnel : multiplicité des positions institutionnelles et habitus de classe », in *Revue française de sociologie* Année 1973, 14-1, p. 3-26.

fonction précise, répondant au but autour duquel le champ et les forces qui le composent s'organisent.¹³³

Serge semble donc plaider pour une littérature au service d'une idéologie – et non d'un parti. Toutefois, il ne s'oppose pas à l'instauration d'une politique littéraire d'État, tant que la liberté de l'écrivain reste sauve et que la production littéraire demeure au service de la révolution. Cette seconde condition est particulièrement importante dans la pensée de Serge, celle-ci s'articulant autour de la notion de *double devoir révolutionnaire* : l'homme communiste se doit de défendre la révolution contre ses ennemis extérieurs, mais aussi contre ses ennemis intérieurs – le parti pouvant s'assimiler, dans certaines de ses actions, à cet « ennemi intérieur ». Il ne s'agit pas d'être le porte-parole d'un parti, mais bien celui des masses :

L'écrivain remplit une fonction idéologique. On pourrait dire qu'il y a deux sortes d'écrivains : les amuseurs de riches et les porte-parole des foules.¹³⁴

La position de Serge semble assez proche de celle défendue en France par Nizan : « Toute littérature est une propagande. [...] L'art est pour nous ce qui rend la propagande efficace, ce qui est capable d'émouvoir les hommes dans le sens même de ce que nous souhaitons »¹³⁵.

¹³³ Concernant les concepts de sociologie auxquels nous nous référons dans ce paragraphe, cf. GLINOER A., SAINT-AMAND D. (dirs), « Lexique », in *Socius : ressources sur le littéraire et le social*, [en ligne], <http://ressources-socius.info/index.php/lexique> (consulté le 28/07/2021) ; BOURDIEU P., « Le champ littéraire », in *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 1991, 89, p. 3-46.

¹³⁴ SERGE V., *Littérature et révolution*, op. cit., p. 27.

¹³⁵ Paul Nizan est cité par BAUDORRE P., « Le réalisme socialiste français des années trente : un faux départ », in *Sociétés et représentations*, n°15 (2003/1), p. 25-26 (citation elle-même issue de : *Revue des vivants*, sept.-oct. 1932, repris dans SULEIMAN S., *Pour une nouvelle culture*, Paris, Grasset, 1971., p. 33-43).

6. La place des intellectuels dans la révolution

Dans *Littérature et révolution*¹³⁶, Serge s'arrête longuement sur la position des intellectuels dans un contexte révolutionnaire, et en particulier sur celle de l'écrivain : comme nous venons de le voir, il y a d'une part ceux qui ne servent qu'à divertir la bourgeoisie, et d'autre part ceux qui veulent, par la littérature, rendre audibles la vie et les aspirations des masses.

Serge estime le rôle des intellectuels à la fois crucial et profondément complexe, puisque :

[...] il n'est pas de libération plus difficile que celle de l'intelligence et de la culture. Sensibilité, pensée, talent, modes d'expression, les intellectuels sont formés par la culture bourgeoise : même ralliés à la classe ouvrière, même conscients de la captivité intérieure, ils ne peuvent s'y soustraire. Leur conscience politique est alors en avance sur leur nature profonde d'artistes.¹³⁷

Serge critique d'ailleurs en 1932 « l'aveuglement désespérant »¹³⁸ dont font preuve les intellectuels depuis 1914, eux que « l'intelligence théorique de l'ensemble du mouvement historique prédisposerait à se joindre au prolétariat révolutionnaire »¹³⁹. Les écrivains formeraient cependant un groupe à part au sein des intellectuels, plus enclins à se mettre au service du prolétariat, notamment parce qu'ils ont, « s'ils le désirent, un contact plus direct avec les foules aux préoccupations desquelles répondent leurs messages »¹⁴⁰ :

¹³⁶ *Op. cit.*

¹³⁷ *Idem*, p. 100.

¹³⁸ *Idem*, p. 24

¹³⁹ Serge cite ici un extrait du *Manifeste du parti communiste*, publié par F. Engels et K. Marx en 1848. Cf. SERGE V., *Littérature et révolution*, *op. cit.*, p. 24.

¹⁴⁰ *Idem*, p. 25.

Les masses leur demandent des jugements, des idées, des exemples, jusqu'à des conseils ; les masses attendent d'eux qu'ils expriment ce qu'elles ne savent pas exprimer elles-mêmes. Le grand écrivain d'une époque ou d'une heure parle pour des millions d'hommes sans voix.¹⁴¹

Le choix appartient à chacun de demeurer au service de la classe dominante, ou d'offrir son soutien à la classe révolutionnaire et à ses alliés. Serge n'a que faire des premiers, et se concentre exclusivement, avec les seconds, à travailler à l'avènement de la littérature prolétarienne : « désormais nous intéressent seuls ceux qui veulent servir à quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes. »¹⁴²

Toutefois, il ne suffit pas à un écrivain de se proclamer allié du prolétariat pour rejoindre pleinement cette classe dans la lutte pour le socialisme : classe ouvrière et bolchéviques se méfient des intellectuels.¹⁴³ La dynamique est complexe, presque contradictoire : Lénine lui-même estime nécessaire de rallier l'élite intellectuelle, même bourgeoise, au socialisme¹⁴⁴. Rappelons que Lénine vient d'un milieu favorisé, et que Marx et Engels sont issus de la bourgeoisie allemande. Sans cette élite intellectuelle, le développement d'une culture – et donc d'une littérature - prolétarienne semble compromis.

C'est vers 1921 que les prémices de cette culture semblent pouvoir émerger, avec des figures telles que Pilniak, Fédine ou encore Gladkov.¹⁴⁵ Toutefois, la volonté soviétique de voir se développer une culture qui ne soit pas bourgeoise se heurte à la dialectique matérialiste elle-même : « Le prolétariat aura-t-il simplement le temps de créer une culture “ prolétarienne ” ? »¹⁴⁶

¹⁴¹ *Ibid.*

¹⁴² *Idem*, p. 26.

¹⁴³ *Idem*, p. 39.

¹⁴⁴ *Idem*, p. 43.

¹⁴⁵ *Idem*, p. 45-46.

¹⁴⁶ Serge cite Trotski. *Idem*, p. 46.

Nous ne reviendrons pas davantage sur ce point, le sujet ayant déjà été développé dans le chapitre précédent¹⁴⁷, mais soulignons simplement que l'*intelligentsia* soviétique se retrouve donc devant une tâche ardue : en plus de devoir lutter en permanence pour gagner la confiance du prolétariat et des bolchéviques, elle tente de faire émerger une culture qui ne peut être que de transition et qui, en se développant, devra se supprimer elle-même. De là seulement pourra naître une nouvelle culture, celle d'une société sans classe : la culture communiste.

Enfin, les intellectuels occupent une place centrale dans l'exercice du double devoir central aux yeux de Serge et garant de la santé de la révolution :

Les intellectuels qui, dans leur désir de servir la révolution, se laissent aller à une sorte de conformisme révolutionnaire manquent en réalité à un devoir essentiel envers la révolution, témoignant de la difficulté qu'ils éprouvent à la comprendre, révélant qu'ils la considèrent encore de l'extérieur, en spectateurs sympathiques, et non du dedans, en acteurs. Ils sont en dessous de leurs tâches. Ils manquent de clairvoyance ou de courage civique, selon le cas.¹⁴⁸

L'intellectuel n'est pas un commentateur externe : s'il veut réellement rallier la révolution, il doit en devenir acteur, lui appartenir pleinement, quitte à se placer lui-même « entre l'enclume et le marteau »¹⁴⁹, exerçant un regard critique permanent. L'intellectuel ne peut en quelque sorte pas se contenter d'être un intellectuel. Ou plutôt, pour être réellement un intellectuel révolutionnaire, il est nécessaire de sortir de sa condition, de refuser tout isolement, et de prendre part physiquement – matériellement – à la lutte, de s'exposer.

À nouveau, Paul Nizan rencontre au moins partiellement Victor Serge sur ce point : « Cette connaissance [du réel], seule peut la donner la pratique de la pensée

¹⁴⁷ Cf. Chapitre III, « 1. La littérature prolétarienne : un fantasme irréalisable ? ».

¹⁴⁸ SERGE V., *Littérature et révolution*, op. cit., p. 81.

¹⁴⁹ *Ibid.*

révolutionnaire ».¹⁵⁰ Comprendre le réel afin de le traduire, de dire la vie de la classe ouvrière, et au travers de cette littérature du réel et critique, défendre la révolution : c'est par tout cela que passe le rôle du « porte-parole des foules »¹⁵¹.

7. Le héros collectif comme lieu d'expression de la classe révolutionnaire

L'écrivain, pour être le porte-parole des foules, a besoin d'un médium. Ce n'est pas au travers de sa propre voix qu'il parle : c'est le propre de la littérature. L'auteur donne la parole à une instance qui n'est pas lui, bien qu'elle puisse s'y apparenter. Serge, dans les trois romans que nous étudierons, donne voix à un personnage qui lui est très proche. Il s'agit en effet d'un cycle romanesque que nous pourrions qualifier aujourd'hui d'autofiction. Toutefois, Serge ne voit que peu d'intérêt dans la mise en place d'un héros individuel : sa vie ne vaut d'être racontée que parce qu'elle parle de la vie des autres, que parce qu'elle a été partagée, qu'elle fait écho à la vie de milliers d'autres. Il ne faut cependant pas se précipiter dans des raccourcis simplistes. Il ne s'agit pas d'affirmer grossièrement la supériorité du collectif sur l'individu. La vision communiste de l'homme et de son rapport à la société est, elle aussi, profondément dialectique. L'individu et le collectif entretiennent des liens complexes : par leurs oppositions, ils se renforcent l'un l'autre. Plus exactement :

¹⁵⁰ Paul Nizan est cité par BAUDORRE P., « Le réalisme socialiste français des années trente : un faux départ », in *Sociétés et représentations*, n°15 (2003/1), p. 25.

¹⁵¹ SERGE V., *Littérature et révolution*, op. cit., p. 27.

[...] un sentiment de la vie collective se précise pour amplifier, enrichir, multiplier l'individu ; – nous entrevoyons un avenir où la collectivité, loin de multiplier l'individu, lui assurera un développement complet qui sera la condition de sa propre grandeur.¹⁵²

Ce sentiment, c'est « l'esprit ouvrier »¹⁵³. Le collectif n'est pas une simple addition d'individu : une sorte de réaction s'opère par l'alliance de divers individus poursuivant des intérêts communs, transcendant chacun, les sublimant, et donnant naissance à quelque chose de « plus grand » qu'eux. Libedinskii, l'un des dirigeants de la RAPP, précisera le rôle de la littérature dans cette dialectique de l'individu et du collectif : il s'agit de, « par la *méthode du réalisme prolétarien*[,] montrer la place et le rôle de l'homme individuel dans la collectivité »¹⁵⁴. La littérature endosse alors la fonction de révélateur de l'organisation sociale prolétarienne. Dans ce contexte, le « nous » collectif devient siège de vérité, reflétant la complexité et la richesse qui construit les hommes :

¹⁵² *Idem*, p. 92-93.

¹⁵³ *Idem*, p. 93.

¹⁵⁴ ROBIN R., *Le réalisme socialiste : une esthétique impossible*, op. cit., p. 238.

Le « je » me répugne comme une vaine affirmation de soi-même, contenant une grande part d'illusion et une autre de vanité ou d'injuste orgueil. Toutes les fois qu'il est possible, c'est-à-dire que je puis ne pas me sentir isolé, que mon expérience éclaire par quelque côté celle d'hommes avec lesquels je me sens lié, je préfère employer le “ nous ”, plus général et plus vrai. On ne vit jamais que de soi, on ne vit jamais que pour soi, il faut savoir que notre pensée la plus intime, la plus nôtre, se rattache par mille liens à celle du monde. Et celui qui parle, celui qui écrit, est essentiellement un homme qui parle pour tous ceux qui sont sans voix. Seulement, chacun de nous doit régler son propre problème.¹⁵⁵

8. La littérature prolétarienne : un fantasme irréalisable ?

Serge estime nécessaire l'avènement d'une littérature prolétarienne. L'idée même que la masse des travailleurs soit quasiment absente de la littérature, que toute la petite bourgeoisie parisienne occupe¹⁵⁶, ne lui paraît pas acceptable. Se pose alors la question de l'émergence d'une autre littérature : une « littérature populaire, au sens prolétarien du mot »¹⁵⁷.

Les choses exposées ainsi semblent presque évidentes et pousseront le lecteur à se demander où est cette littérature qui devrait pourtant déjà abonder. Cette vision simpliste est très éloignée des mécanismes permettant à un courant littéraire de se développer : les forces présentes dans le champ culturel sont nombreuses, et leurs relations complexes.

Le contexte de développement de la littérature prolétarienne est également complexifié par la nature même de la classe par laquelle elle devrait émerger. Nous l'avons vu : l'existence du prolétariat est, par définition, non seulement transitoire, mais

¹⁵⁵ SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit., p. 67.

¹⁵⁶ Cf. SERGE V., *Littérature et révolution*, op. cit., p. 12-13.

¹⁵⁷ *Idem*, p. 13.

également de courte durée¹⁵⁸, puisque le prolétariat « n'est victorieux qu'en se supprimant lui-même et en supprimant son contraire »¹⁵⁹. Ainsi, Léon Trotski, dans son ouvrage *Littérature et révolution*, publié avant l'essai de Victor Serge et auquel ce dernier fait directement écho, affirme « que non seulement il n'y a pas de culture prolétarienne, mais qu'il n'y en aura pas »¹⁶⁰.

Serge, bien qu'en accord avec les propos de Trotski, désigne par « les termes de " littérature [ou de culture] prolétarienne " [...] un besoin de l'époque de transition »¹⁶¹. Il estime donc qu'il faut bel et bien encourager une littérature prolétarienne, dont la fonction dans la révolution est primordiale. Aux écrivains, « les masses [...] demandent des jugements, des idées, des exemples, jusqu'à des conseils ; les masses attendent d'eux qu'ils expriment ce qu'elles ne savent pas exprimer elles-mêmes », de parler « pour des millions d'hommes sans voix ».¹⁶²

La littérature n'est pas perçue comme appartenant à la sphère des idées : elle est acte, moyen d'action ou soutien à l'action. Il s'agit, pour Serge, d'un outil révolutionnaire à part entière.

9. Conclusion

Victor Serge, en réalisant en quelque sorte une analyse du champ de la littérature politique de gauche, établit un profil éthique de cette littérature et une ligne de conduite permettant à l'intellectuel révolutionnaire – et *a fortiori* à l'écrivain communiste – de remplir le rôle qui lui a été assigné. En 1946, presque 15 ans après la publication de

¹⁵⁸ Trotski cité par SERGE V., *Littérature et révolution*, op. cit., p. 46.

¹⁵⁹ MARX K., *La Sainte Famille*, *Œuvres philosophiques*, Costes, t. 2, p. 62, cité par Serge V., op. cit., p. 47.

¹⁶⁰ TROTSKI L., *Littérature et révolution*, Les classiques des sciences sociales, [en ligne], http://classiques.uqac.ca/classiques/trotsky_leon/Litterature_et_revolution/Litterature_et_revolution.html, p. 142.

¹⁶¹ SERGE V., *Littérature et révolution*, op. cit., p. 47.

¹⁶² *Idem*, p. 25.

Littérature et révolution, ouvrage référence pour lequel Victor Serge a synthétisé et retranscrit toute sa conception de la littérature révolutionnaire, Serge s'insurge contre l'hypocrisie dont fait preuve l'écrivain : il manque de cohérence et de rigueur éthique, il se cache derrière une littérature qu'il dit « engagée » pour, en réalité, répondre aux exigences d'une littérature « dirigée » :

La « littérature responsable » préconisée avec raison par J.-P. Sartre, limite-t-elle elle-même sa responsabilité à tels cas historiques déterminés pour y renoncer devant tels autres ? Il conviendrait de le dire. La conscience de l'écrivain ne peut sans se trahir éluder ces questions.¹⁶³

Il veut, lui, une littérature qui échapperait au dogmatisme et grâce à laquelle l'écrivain serait libre d'exercer pleinement sa fonction idéologique et politique.

¹⁶³ SERGE V., « Le massacre des écrivains soviétiques », 1946, in SERGE V., *16 fusillés à Moscou : Zinoviev, Kaménev, Smirnov... Lettres inédites*, Paris, Spartacus, s. d., p. 176.

IV. Analyse du cycle romanesque de Victor Serge : *Les hommes dans la prison, Naissance de notre force et Ville conquise*

1. Introduction

Nous avons, jusqu'à présent, analysé longuement la conception qu'avait Victor Serge de la littérature, et plus précisément de la littérature révolutionnaire. Nous avons abordé le rôle que doit endosser la littérature dans la société, la forme qu'elle doit revêtir, le public auquel elle s'adresse, la place que celui qui la produit occupe... Il est temps désormais de nous pencher sur les écrits littéraires de Victor Serge : dans quelle mesure répondent-ils à ses ambitions politiques ? Comment ses conceptions se manifestent-elles dans ses œuvres romanesques ? Parvient-il à « réaliser » la littérature révolutionnaire qu'il prône ?

À cette fin, nous devons encore poser quelques éléments sur lesquels nous nous appuierons dans la suite de ce chapitre. Les travaux de Régine Robin et de Susan Suleiman se révèlent être de formidables sources : le premier pour son étude du réalisme socialiste, définissant les notions liées à cette « école », et le second pour sa définition du roman à thèse et les outils d'analyse développés pour l'étudier.

Si nous voulons, comme l'énonce Régine Robin, réaliser une « lecture littéraire qui prendrait en compte l'idéologique dans le fictionnel »¹⁶⁴ – en opposition à une approche dite mécaniste – c'est parce que nous pensons également que « les processus d'idéologisation ne peuvent se penser en dehors des processus d'esthétisation, de mise en figure »¹⁶⁵. En effet, Serge ne tombe pas dans une totale prééminence de l'idée.¹⁶⁶ Comme nous l'avons vu précédemment, il n'était sans doute pas d'accord avec le groupe *Octobre*

¹⁶⁴ ROBIN R., *Le réalisme socialiste : une esthétique impossible*, op. cit., p. 187.

¹⁶⁵ *Idem*, p. 185.

¹⁶⁶ Selon des termes de Régine Robin. Cf. *idem*, p. 224.

qui affirmait en 1923 que « la forme et le contenu sont des antithèses dialectiques : le contenu détermine la forme et devient art à travers celle-ci »¹⁶⁷. À ce titre, il nous faut étudier quelques points propres au roman et à la narration : la question du réalisme en littérature, celles du héros ou encore celle du monologisme et du dialogisme d'une œuvre.

1.1. Le réalisme comme base de l'esthétique révolutionnaire

Afin de définir ce qu'est le réalisme d'après Victor Serge et aux yeux de ses pairs, à savoir les intellectuels marxistes qui lui sont contemporains, nous allons nous pencher non seulement sur les écrits de Victor Serge, mais également sur ceux de Bertolt Brecht, dramaturge et écrivain marxiste – à l'instar de Régine Robin dans *Le réalisme socialiste : une esthétique impossible* – et ceux d'Alexandre Fadeïev, chef de file du réalisme socialiste et président de l'union des écrivains soviétiques. Bien que nos recherches ne permettent pas de l'affirmer, il semble plus que probable que ces trois auteurs se soient mutuellement influencés : Brecht, reconnu de son vivant, est d'expression allemande. Or, nous savons que Victor Serge a vécu plusieurs mois en Allemagne, au service de l'Internationale communiste.¹⁶⁸ Quant à Fadeïev, il semble évident que Serge n'a pu ignorer ses écrits, et tous deux ont évolué dans le même contexte intellectuel, en U.R.S.S.

Serge et ses contemporains bolchéviques, bien qu'ils s'opposent sur d'autres points, défendent tous l'avènement d'une littérature révolutionnaire qui aurait pour base le réalisme. Il ne s'agit toutefois pas d'imiter le réalisme d'un Balzac ou d'un Flaubert, souvent qualifié de réalisme bourgeois. Karl Radek, dirigeant bolchévique allemand, et Alexandre Fadeïev, auteur bolchevique à la fois fondateur et président de l'Union des écrivains soviétiques, défendent tous deux un *nouveau réalisme* qui irait au-delà de la transcription et de la « photographie »¹⁶⁹ du réel : ce nouveau réalisme devrait en peindre

¹⁶⁷ « Plate-forme idéologique et artistique du groupe des écrivains prolétariens “Octobre” », pt 10, 1923, in *Action poétique : Proletkult*, n° 59, 1974, p. 160 ; cité par ROBIN R., *op. cit.*, p. 224.

¹⁶⁸ Sur son passage en Allemagne, voir PAZ M., « La voix de Victor Serge », in SERGE V., *16 fusillés... op. cit.*, p. 5-6.

¹⁶⁹ ROBIN R., *Le réalisme socialiste : une esthétique impossible, op. cit.*, p. 86.

« [la] dynamique, [le] mouvement, [le] développement »¹⁷⁰. On retrouve, comme chez Serge, la volonté de représenter la vie en proie au changement, à l'évolution : « Dans chaque cas particulier, il faut comparer la peinture de la vie, non pas simplement avec une autre peinture, mais avec la vie elle-même »¹⁷¹. Cette évolution est bien entendu perçue comme dialectique : Brecht dira en 1938 concernant le passage de l'ancien au nouveau réalisme qu'« On ne tire rien de rien, le nouveau vient de l'ancien, mais il n'en est pas moins le nouveau »¹⁷².

Le développement d'un nouveau réalisme apparaît être une nécessité, car il viendrait répondre au besoin de vérité qui gronde au sein du peuple face aux mensonges de plus en plus ostentatoires de la classe dominante :

De même, il est plus difficile aujourd'hui de faire la sourde oreille devant l'exigence d'une écriture réaliste [...] ¹⁷³

Dire la vérité apparaît comme un *devoir* de plus en plus urgent [...] ¹⁷⁴

L'idée de devoir de l'écrivain se retrouve chez Brecht, comme chez Serge : il *doit* révéler la vérité aux masses. Le nouveau réalisme n'est que l'outil lui permettant de remplir son rôle, tout comme chez Serge la littérature est perçue comme le moyen par lequel l'écrivain peut remplir son rôle social et soutenir la révolution.

L'ambition est désormais de développer un réalisme totalisant, qui ne s'arrête pas au fragment, mais continue de représenter « des caractères typiques dans des circonstances typiques »¹⁷⁵, d'après les paroles d'Engels lui-même. « Totalisant » ne signifie pas « où l'on peut “ tout ” sentir, renifler, goûter, où il y a de l' “ atmosphère ” »,

¹⁷⁰ *Ibid.*

¹⁷¹ Bertolt Brecht cité par DEL REY G., « Fluxus : un temps pour la politique en art ? », in *Noesis*, 11 | 2007, p. 47-61.

¹⁷² Bertolt Brecht cité par DORT B., *Lecture de Brecht*, Paris, Seuil, 1960, p. 151.

¹⁷³ ANONYME, « Popularité et réalisme – Bertolt Brecht », in *L'Art en théorie*, <http://theoria.art-zoo.com/fr/> (consulté le 22/10/21).

¹⁷⁴ ANONYME, « Popularité et réalisme – Bertolt Brecht », in *L'Art en théorie*, <http://theoria.art-zoo.com/fr/> (consulté le 22/10/21). L'italique est ajouté par nous-même afin de mettre le terme en évidence.

¹⁷⁵ ENGELS F., cité par ROBIN R., *Le réalisme socialiste : une esthétique impossible*, op. cit., p. 86.

où les intrigues sont conduites de telle façon qu'on aboutit à exposer l'état de l'âme des personnages »¹⁷⁶. Il traduit plutôt, comme nous venons de le voir, le besoin d'une littérature qui soit le reflet de la vie réelle, dans toute sa dynamique et au travers de toutes les forces et contradictions qui la traversent.

Vladimir Stavski, l'un des fondateurs et dirigeants de l'union des écrivains soviétiques, définit ce nouveau réalisme comme suit en 1926, l'opposant au réalisme « bourgeois » du 19^e siècle :

Notre *réalisme* est à contenu socialiste [...]. Il est réchauffé par l'ardeur du but final ; en opposition au *réalisme bourgeois* qui concentre l'attention sur la personnalité isolée, notre réalisme prendra la personnalité dans l'ensemble des conditions qui l'entourent et agissent sur elle.¹⁷⁷

Enfin, notons qu'il n'existe pas de définition claire ou d'exemple type de ce qu'est ce nouveau réalisme : il est à créer, loin des règles préétablies, laissant place à l'innovation, aux essais, aux expérimentations, pouvant prendre diverses formes, tant qu'il continue de remplir le rôle social et politique qui lui incombe :

Notre idée du *réalisme* doit être large et politique, et souveraine à l'égard des conventions.¹⁷⁸

1.2. Le héros

L'écrivain révolutionnaire russe Nikolaï Chernyshevski analyse au cours du 19^e siècle la présence de trois types de héros différents dans la littérature révolutionnaire de l'époque : on retrouve le héros trivial, l'homme « nouveau » et l'homme « parfait ». Le premier comprend « toute la galerie des pauvres gens totalement aliénés et la haute société

¹⁷⁶ Bertolt Brecht cité par ANDRÈS B. *et al.* « Spectacles/publications/informations. » *Jeu*, numéro 8, printemps 1978, p. 124–176.

¹⁷⁷ STAVSKI V., cité par ROBIN R., *Le réalisme socialiste : une esthétique impossible*, *op. cit.*, p. 237.

¹⁷⁸ Bertolt Brecht cité dans « Le réalisme tonique du Gripstheater », *Travail théâtral* 28-29 (1977), p. 105.

égoïste »¹⁷⁹. Le second est décrit comme suit par Chernychevski : « Tous leurs traits remarquables ne sont pas ceux d'individus, mais d'un type ; [...] chacun de ces hommes est une personne courageuse, qui n'hésite et ne recule jamais, qui n'abandonne pas la cause à laquelle elle s'est dévouée résolument », [...] chacun d'entre eux est d'une irréprochable honnêteté [...] »¹⁸⁰. Enfin, l'homme parfait est celui qui est « trop en avance pour être un modèle, le superman totalement positif, celui qui préfigure l'humanité d'après-demain »¹⁸¹.

Ces trois types de héros, bien que cela ne soit pas explicitement mentionné par Régine Robin ou Chernyshevski lui-même, semblent particulièrement utiles au roman révolutionnaire, puisqu'ils peuvent représenter à eux seuls la transition révolutionnaire : le héros trivial comme fruit de la société gangrénée que l'homme nouveau cherche à renverser, avec comme horizon l'homme parfait, l'homme vertueux qui pourra émerger grâce à la révolution victorieuse.

Or, et si Régine Robin proclame l'impossibilité du réalisme socialiste en tant qu'esthétique littéraire, c'est notamment parce que l'homme nouveau ne peut incarner un héros réaliste. Le réalisme se construit en « se [nourrissant] de l'individu problématique, comme l'individu problématique se nourrit de lui »¹⁸². Or, le propre de l'homme nouveau est justement de ne pas être un individu problématique, mais bien un héros modèle, parfait, celui auquel chacun doit tendre à ressembler. À nouveau, le réalisme socialiste est dans l'impasse. Comment Victor Serge parvient-il à dépasser cette contradiction, s'il y parvient ? Comment l'homme nouveau est-il incarné dans ses romans ? Serge ne revient pas sur ces différents types de héros, mais y recourt-il dans ses romans ?

Nous l'avons vu : Serge désire mettre en place dans ses romans un héros collectif qui serait le siège d'expression de la classe révolutionnaire. Chaque individu ne vaut

¹⁷⁹ CHERNYSHEVSKI N., *Que faire*, Moscou, Ed. du Progrès, 1967, p. 223, cité par ROBIN R., *Le réalisme socialiste : une esthétique impossible*, op. cit., p. 169.

¹⁸⁰ *Ibid.*

¹⁸¹ *Idem*, p. 169-170.

¹⁸² *Idem*, p. 269.

d'être mis en mots que lorsqu'il permet d'évoquer la vie de milliers d'autres. Découle de cette conception un bannissement du *je*, au profit de son pendant collectif, le *nous*. Cependant, que le héros soit unique ou multitude, il peut être construit selon différentes modalités.

Ces éléments ne suffisent cependant pas à répondre aux questions que nous venons de poser. C'est par l'analyse des romans de Serge, donc, que nous pourrions trouver réponse.

1.3. Le roman à thèse

Victor Serge se défend fermement de verser dans le roman à thèse, alors même que son œuvre a une visée persuasive évidente. Il estime, comme ses contemporains d'ailleurs, qu'être classé comme appartenant à ce genre serait dégradant. Il lui reproche son manichéisme, ses faiblesses formelles et son manque de subtilité et de finesse idéologique. En un mot, la littérature révolutionnaire qu'il promeut ne doit surtout pas être confondue avec ce genre jugé grossier. Mais l'avis de Serge n'a rien d'exceptionnel : tous, même ceux qui en produisent pourtant de manière indéniable, se défendent d'appartenir à la littérature à thèse.¹⁸³ Ce terme est péjoratif depuis près d'un demi-siècle déjà lorsque Victor Serge écrit les œuvres que nous étudions ici.¹⁸⁴

C'est à ce genre honni de tous que Susan Suleiman consacre une étude théorique et formelle dans les années 1980. Elle cherche à « décrire – ou, mieux, [à] construire – le genre du roman à thèse », en élaborant pour y parvenir des outils descriptifs et interprétatifs. Bien évidemment, Susan Suleiman entame son étude par la circonscription de l'objet auquel elle se consacre. Elle définit le roman à thèse comme suit :

¹⁸³ SULEIMAN S., *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, op. cit., p. 14.

¹⁸⁴ *Idem*, p. 26.

Je définis comme roman à thèse un roman « réaliste » (fondé sur une esthétique du vraisemblable et de la représentation) qui se signale au lecteur principalement comme porteur d'un enseignement, tendant à démontrer la vérité d'une doctrine politique, philosophie, scientifique ou religieuse.¹⁸⁵

Or, l'œuvre de Victor Serge peut, de manière évidente, être rattachée à cette définition, puisque ses romans sont pour lui le moyen d'appeler à la révolution vers le communisme, de remplir son double devoir, et surtout d'appeler d'autres à le remplir également.

Susan Suleiman souligne également l'aspect « foncièrement autoritaire » du roman à thèse puisqu'il « il fait appel au besoin de certitude, de stabilité et d'unicité qui est un des éléments du psychisme humain ; il affirme des vérités, des valeurs absolues. S'il infantilise le lecteur, il lui offre en échange un réconfort paternel. »¹⁸⁶

Si ce genre est considéré comme autoritaire, c'est donc parce qu'il se présente comme porteur de *la* vérité, quelle que soit sa forme, l'idéologie à laquelle elle appartient, le sujet auquel elle se rapporte. Ce n'est donc pas tant ce qui est présenté comme vrai qui importe dans le fait d'être qualifié comme « à thèse » : c'est le caractère indubitable, la modalité de présentation de cette vérité.

Notons également que le roman à thèse appartient au genre du réalisme – ce qui place donc le roman à thèse en tant que sous-genre du réalisme. Cette appartenance est même une condition *sine qua non* : son autorité est « fictive » parce qu'elle repose uniquement sur sa vraisemblance interne. Face aux difficultés de définition du réalisme – il n'y a pas encore de consensus autour de cette dernière – Susan Suleiman établit sa propre définition, certes approximative, mais éclairante :

¹⁸⁵ *Idem*, p. 18-19. Notons que cette définition ne contient aucune visée prescriptive ou évaluative : il s'agit de décrire le roman à thèse, et en aucun cas d'établir une échelle de valeurs se rapportant à la qualité d'un roman. Cette démarche serait d'ailleurs tout à fait subjective et critiquable. (Cf. *idem*, p. 19).

¹⁸⁶ *Idem*, p. 22.

[...] le roman réaliste, c'est le roman tel qu'il nous a été légué par le XIX^e siècle : fondé sur une esthétique du vraisemblable et de la représentation, il met en scène et suit les destins de personnages fictifs donnés comme réels, qui évoluent dans un monde qui correspond, au moins en partie, au monde de l'expérience quotidienne du lecteur.¹⁸⁷

Enfin, le roman à thèse est un roman monologique¹⁸⁸, selon la théorie bakhtinienne. Susan Suleiman corrèle ce monologisme à la nécessité d'une axiologie de valeurs idéologiques claire et manichéenne :

Notre schéma bipolaire rend visible le sens de ce *tertium non datur* [: la pensée est soit affirmée soit réfutée], et montre aussi comment l'unité de ton idéologique est accomplie. Tout conflit idéologique représenté dans l'œuvre est résolu par un supersystème narratif qui est lui-même idéologique, et qui évalue et juge les idéologies en conflit : une seule d'entre elles est la bonne, toutes les autres sont fausses.¹⁸⁹

À l'inverse, « dans une œuvre dialogique [...], les “ voix ” de toutes les idéologies en présence conservent une autorité »¹⁹⁰. La différence réside donc dans le fait que dans le cas du roman à thèse, le roman dit lui-même au lecteur – de manière directe ou en l'inférant – ce qu'il *doit* penser, là où un roman qui n'est pas porteur de thèses garde une distance objective avec les idéologies qu'il peut pourtant présenter, décrire ou analyser, même longuement. C'est au travers de cette mono- ou polyphonie du roman que l'autoritarisme que mentionne Susan Suleiman s'exprime particulièrement : l'œuvre – et le narrateur grâce auquel elle nous parvient – est-elle neutre, ou est-elle résolument partielle ? Dit-elle au lecteur ce qu'il *doit* penser, ou le laisse-t-elle construire son opinion propre, selon son histoire et son environnement ?

¹⁸⁷ *Idem*, p. 24.

¹⁸⁸ Régine Robin soutient également cette affirmation et s'appuie sur le travail de Susan Suleiman pour mettre en avant le monosémisme et la tendance au monologisme du roman réalisme en général. Cf. ROBIN R., *Le réalisme socialiste : une esthétique impossible*, op. cit., p. 275-277.

¹⁸⁹ SULEIMAN S., *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, op. cit., p. 79.

¹⁹⁰ *Ibid.*

2. Analyse de l'œuvre de Serge

Les romans de Serge peuvent-ils être qualifiés de roman à thèse ? Ou, du moins, peuvent-ils être analysés sous le prisme du roman à thèse ? C'est à cette question que nous allons désormais tenter de répondre.

De toute évidence, les romans de Serge sont porteurs de thèses elles-mêmes déterminées par une doctrine : le marxisme. Cette doctrine est en interaction avec tout un réseau de sous-doctrines qui se développent au 20^e siècle, comme le léninisme ou le trotskysme (autour de l'Opposition de Gauche), mais également avec des doctrines parallèles, comme l'anarchisme et ses sous-doctrines libertaires, ainsi que les doctrines antirévolutionnaires incarnées par la bourgeoisie et les blancs.

Toutefois, il ne semble pas, de prime abord, exister dans l'œuvre de Serge une axiologie claire, un établissement des « bonnes » et des « mauvaises » valeurs, associées aux différentes doctrines en présence. Cette axiologie est-elle absente, ou implicite et inférée par le texte ?

Enfin, quelles sont les thèses qui sous-tendent le texte ? Quelles règles de conduite sont édictées ?

2.1. Le héros collectif sergien

2.1.1. Omniprésence du nous

Le narrateur des trois romans de Serge que nous étudions est un narrateur homodiégétique : il est personnage de l'histoire qu'il raconte à la première personne. Toutefois, dès les premières pages, ce héros individuel s'efface pour laisser place à un héros collectif – plutôt, ce héros, dont l'existence ne vaut que parce qu'elle résonne avec

celle de milliers d'autres¹⁹¹, se fond parmi les siens, laissant place à un *nous* qui restera dominant tout au long du cycle romanesque.

Même lorsqu'il est physiquement seul, enfermé dans une cellule, ou entouré de seulement quelques hommes, tout rappelle au narrateur qu'il appartient aux masses, que sa vie fait écho avec celle de milliers d'autres qui ont vécu ou vivent la même existence que la sienne :

[À propos des écritures sur les murs de sa cellule] Mille voix étouffées l'emplissent de leur invariable murmure. On est bientôt las d'y prêter l'oreille, las de l'indigence de ce qu'elles répètent d'uniforme misère.¹⁹²

Nous sommes là quelques hommes, dont les chaussures sans lacets, ouvertes, embarrassent les pas. Nous sommes échoués sur un large banc de chêne poli par d'innombrables contacts quotidiens comme tout ici est poli, presque noir du frottement des chairs, des étoffes et des crasses [...].¹⁹³

Le *nous* domine, mais le narrateur demeure bel et bien un individu. Il n'est pas remplacé par un groupe mais s'inscrit, en tant que *je*, dans ce groupe. Qui est donc ce *je* et comment est-il présenté au narrataire extradiégétique – ou, en d'autres termes, au lecteur type de l'œuvre ? Il ne serait pas juste de dire que le narrateur n'est pas réellement incarné : il a sa propre subjectivité, il interagit avec le monde qui l'entoure, dialogue avec l'extérieur, et nous voyons à travers son regard. C'est à ses yeux que les mains « velues » du geôlier qui le fouille à son entrée en prison paraissent « grasses [...], malpropres, habituées au maniement de ces défroques »¹⁹⁴. Il est le seul à avoir ressenti la violence des mains de l'agent qui l'empoigne et l'arrête dans une rue de Paris.¹⁹⁵ C'est son

¹⁹¹ Souvenons-nous de cette conception de Serge que vous avons étudiée précédemment, cf. chapitre III, « 7. Le héros collectif comme lieu d'expression de la classe révolutionnaire ».

¹⁹² SERGE V., *Les hommes dans la prison*, op. cit., p. 54.

¹⁹³ *Idem*, p. 57.

¹⁹⁴ *Idem*, p. 53.

¹⁹⁵ *Idem*, p. 52.

arrestation qui est racontée, ses « mil huit cent vingt-cinq jours. Cinq ans »¹⁹⁶ d'incarcération.

Pourtant, que savons-nous de lui ? Qu'il est un « ‘bandit’ anarchiste. » Qu'il est « interdit de séjour ». Qu'il est « ‘russe’ »¹⁹⁷. Ces informations ne sont même pas transmises au lecteur de première main : il s'agit en quelque sorte des classifications à charge de la police.¹⁹⁸ Ce narrateur homodiégétique, nous ne pouvons pas le nommer. Il évite soigneusement de nous transmettre ces informations :

– Votre nom ?

Il s'attend à un faux nom. Il est blême. Les autres sont encore loin – dix pas. Mais ils se hâtent. Je me nomme.¹⁹⁹

Nous n'en saurons pas davantage. Progressivement, bien sûr, le lecteur parviendra à glaner quelques informations, mais il le fera presque malgré le texte. Cette rétention d'information n'est pas due à une sorte de « hasard » de l'écriture : le héros sergien est volontairement ouvert, partiellement indéfini, bien que profondément incarné et humain. Il ressent et voit selon la propre subjectivité, mais l'absence de caractéristiques fortement individualisantes permet à tout lecteur qui se trouve dans le même « camp »²⁰⁰ que lui de partager son expérience.

Écrivant ceci, nous venons d'affirmer que l'espace diégétique était divisé en camps. Précisons cet aspect en nous arrêtant sur le chapitre d'ouverture du roman :

¹⁹⁶ *Idem*, p. 50.

¹⁹⁷ Pour ces trois citations : *Idem*, p. 52.

¹⁹⁸ *Ibid.*

¹⁹⁹ *Idem*, p. 52.

²⁰⁰ Nous reviendrons sur la notion de camps qu'établit le cycle dans les pages suivantes de cette analyse.

[Parlant de la minute durant laquelle l'homme comprend qu'il va être arrêté.] La différence entre les lâches et les autres c'est que les autres, la minute passée sans qu'un geste en ait décelé l'émoi, retrouvent la pleine possession d'eux-mêmes. Les lâches restent brisés. J'ai vécu plusieurs fois cette minute.²⁰¹

D'emblée, le *je* du récit est inclus du côté des « autres », en opposition aux « lâches », ceux que l'effroi de l'emprisonnement brise à jamais. La catégorie des « autres » n'est pas positive en soi. Elle ne l'est que relativement à la seconde catégorie, celle des lâches.

Rapidement, ces divisions se précisent. Qu'il s'agisse des lâches ou des autres, ces hommes traqués le sont par d'autres hommes : les agents de l'État, les gendarmes... Le roman n'attend pas pour les qualifier d' « adversaire[s] »²⁰². La description de ces derniers est immédiatement péjorative : leurs mains sont grasses²⁰³, ils sont brutaux, ils écrasent²⁰⁴, ils humilient²⁰⁵.

L'on pourrait craindre, lisant ceci, que Victor Serge ouvre son roman sur un spectacle d'un manichéisme difficilement supportable. Il en est loin. Pratiquement simultanément, Serge relativise ses critiques. Si l'adversaire est l'adversaire, ce n'est pas par choix, mais par nécessité, alors même qu'agent et prévenus appartiennent à la même « communauté d'existence et d'esprit »²⁰⁶ :

²⁰¹ *Idem*, p. 47-48.

²⁰² *Idem*, p. 49.

²⁰³ *Idem*, p. 53

²⁰⁴ « Trois hommes, trois lourdes brutalités, me dominent et m'écrasent », cf. *idem*, p. 52-53.

²⁰⁵ Serge décrit dans le second chapitre (« Le dépôt ») de *Les hommes dans la prison* les différentes étapes que doit franchir l'incarcéré lors de son entrée en prison : la prise de mesures anthropométriques et les fouilles – notamment anale, contraignant le prisonnier nu à s'accroupir, voire à passer sous une barre placée de telle sorte que tout objet dissimulé à cet endroit en deviendrait visible pour le garde avisé. Le caractère humiliant de ces démarches effectuées par les geôliers et les agents de l'État n'est pas à souligner. Cf. *idem*, p. 53-61.

²⁰⁶ *Idem*, p. 66.

Cette fois encore il fut très poli, triste, et paraissant désolé d'avoir à exercer son métier.²⁰⁷

Une de mes premières observations – dont la justesse se confirma plus tard maintes fois – fut que ce tutoiement de gardiens à détenus, de policiers à voleurs, est l'indice spontané d'*une communauté d'existence et d'esprit*.²⁰⁸

Derrière cette périphrase, nous reconnaissons la notion de classe sociale : bien qu'ils soient ennemis de par leur position antagoniste sur le plan de la justice, ces hommes partagent le même vécu socio-économique et culturel. L'adversaire n'en est pas vraiment un.

Peut-être plus intéressante encore est l'incise « dont la justesse se confirma plus tard maintes fois »²⁰⁹. Elle occupe une fonction particulière déterminante quant à la posture du narrateur homodiégétique et à la perception qu'en a le narrataire extradiégétique : affirmant la véracité de ses propos, vérifiée *a posteriori* et à plusieurs reprises, le *je* commence à installer une relation de confiance entre le lecteur et lui. Il se place dans une position quasiment prophétique – il *sait* à l'avance, il *voit* juste – qui pousse le lecteur, dès lors, à accorder du crédit à ses analyses. En schématisant cette idée selon les structures élaborées par Susan Suleiman, on obtient la séquence suivante, condensée ici en une seule incise, l'itération étant assumée par la locution « maintes fois » : $NI_1 = NI_2 = NI_n$ (dans lequel *N* désigne le narrataire et *I* l'interprétation qu'il prononce).²¹⁰

2.2. La révolution comme nœud axiologique de l'œuvre

C'est autour de la révolution socialiste que le système axiologique de l'œuvre va s'organiser. La question fondamentale du cycle sur ce plan peut-être formulée comme suit : Quelles sont les valeurs essentielles qui permettront à la révolution socialiste

²⁰⁷ *Idem*, p. 49.

²⁰⁸ *Idem*, p. 66 ; nous soulignons nous-même les paroles en italique.

²⁰⁹ *Idem*, p. 66.

²¹⁰ SULEIMAN S., *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, op. cit., p. 175.

d'émerger et d'être victorieuse ? Dans ce chapitre, nous tenterons d'éclaircir la réponse à cette question, voyant comment l'œuvre organise et traduit, par la voix du narrateur, des personnages et des événements intradiégétiques, l'axiologie qui la sous-tend.

2.2.1. La camaraderie comme ciment du héros collectif

La notion de camaraderie, qui lie d'ailleurs les différents individus du *nous* collectif sergien, est centrale dans la pensée de gauche. Elle est au cœur de plusieurs des grandes valeurs défendues dans les romans de Victor Serge, notamment celles de la solidarité et de la fraternité.

Nous étions bien quarante ou cinquante venus de tous les points du monde – jusqu'à un Japonais, le plus riche d'entre nous, étudiant à l'université – ; et quelques milliers dans les usines et les ateliers de cette ville, des camarades, c'est-à-dire *plus que des frères, selon le sang et la loi*, des frères par une certaine *communauté de pensées, de mœurs, de langue et d'entraide*. [...] Aucune organisation ne nous liait, mais aucune n'eut jamais autant de solidarité vivante et sûre que notre fraternité de combattants sans chefs, sans nom, sans règle et sans liens.²¹¹

La camaraderie – la loi de la classe – est posée comme supérieure aux institutions que sont la famille et la justice. À la base de la camaraderie se trouve une communauté de pensées et de mœurs sur laquelle revient à de nombreuses reprises le narrateur. Déjà dans *Les hommes dans la prison*, cette communion des esprits s'était manifestée lors de l'exécution de condamnés à mort, ou lors du travail en commun dans l'atelier de la prison.²¹² Elle se manifestera encore à de nombreuses reprises. Nous n'allons pas dresser la liste exhaustive de ces répétitions, ce qui ne rendrait par ailleurs pas l'analyse que nous réalisons plus solide. Toutefois, retenons que la fraternité et la solidarité transcendent ce *nous*, traversant indifféremment lieux et époques. C'est cette fraternité qui permet au

²¹¹ SERGE V., *Naissance de notre force*, Paris, Climats, 2011, p. 56.

²¹² SERGE V., *Les hommes dans la prison*, op. cit., respectivement aux pages 119 et 151.

narrateur de se sentir frère des révolutionnaires russes, tout comme il se sent frère d'insurgés barcelonais morts vingt ans avant son arrivée dans la ville.²¹³

Nous formions dans cette cité un monde à part. Il suffisait que l'un d'entre nous interpellât les autres par ce mot magique : « Camarades », pour que nous nous sentions unis, frères sans même avoir besoin de le dire, sûrs de nous comprendre jusque dans nos mésententes.²¹⁴

La force de ce « mot magique », de cette valeur qui était au-dessus de tout, va pourtant changer, jusqu'à devenir une insulte :

Ses yeux d'un bleu froid fixèrent sur nous un regard vif (déjà, pensé-je, l'habitude de juger, déjà la nécessité, entre nous qui nous traitons de « camarades », d'une grande défiance, déjà l'arrière-pensée que nous mentons peut-être...).²¹⁵

Alors que le cycle romanesque présentait une très forte redondance, on voit s'opérer un retournement absolu. Or, ce renversement a lieu simultanément à un changement radical de contexte, à savoir l'arrivée du narrateur en Russie soviétique. Cette terre révolutionnaire, rêvée par le narrateur depuis sa prise de connaissance du contexte de Petrograd, s'avère terriblement décevante, voire effrayante :

Les premières maisons de la ville se montrèrent dans un silence, une immobilité, une paix absolus. Nous avions le cœur de plus en plus serré. Pas une âme. Pas un bruit. Pas une fumée. Cette splendeur implacable de la neige, la limpidité polaire du ciel. Les maisons mortes terrifiaient.²¹⁶

Alors que la patrie révolutionnaire est tout à fait différente de ce qu'ils imaginaient trouver, bien plus négative, les valeurs qui y sont associées, à savoir la solidarité et la

²¹³ SERGE V., *Naissance de notre force*, op. cit., respectivement aux pages 191 et 53-54.

²¹⁴ *Idem*, p. 214.

²¹⁵ *Idem*, p. 273.

²¹⁶ *Idem*, p. 260.

fraternité de tous les hommes, sont elles-mêmes inversées. L'absolue camaraderie n'est plus de mise :

Nous le saluons à voix basse, d'un cœur exalté, mais bizarrement oppressé. « Salut frère ! » Notre frère, ce soldat, nous regarde avec sévérité. – Frères, frères ? Sommes-nous bien frères ? Quel homme n'est pas un danger pour l'homme ?²¹⁷

2.2.2. Perception de la révolution

Nous venons de le voir : le renversement de perception de la révolution induit un même renversement sur le plan des valeurs associées. Nous allons donc étudier l'évolution de la perception qu'a le narrateur de la révolution dans l'ensemble du cycle, et l'influence que celle-ci a sur le récit.

Dès les premières pages de *Les hommes dans la prison*, le lecteur avisé comprend qu'il ne se trouve pas face à un schéma manichéen, opposant d'un côté révolution idéalisée et de l'autre capitalisme dépravé. Assurément, l'objectif est la révolution :

Au loin, le but : la révolution déploie ses drapeaux rouges dans les rues de Petrograd. [...] La révolution vivra !²¹⁸

Pourtant, en réalité, la première image que nous donne à voir le narrateur de la révolution, à peine deux pages plus loin, est beaucoup moins réjouissante et victorieuse. Dans une prolepse abordant sa libération, le narrateur évoque son arrivée à la frontière finlandaise, où :

Un soldat décharné, portant au front l'étoile rouge – qui paraissait noire dans les ténèbres – veillait là. Les tranchées de la révolution étaient derrière lui.²¹⁹

C'est parce que le narrateur sait que l'étoile que porte le soldat est rouge qu'il peut nous en transmettre la couleur : plongée dans l'obscurité, on ne voit rien de cette couleur.

²¹⁷ *Idem*, p. 259.

²¹⁸ SERGE V., *Les hommes dans la prison*, op. cit., p. 51.

²¹⁹ *Idem*, p. 53.

Lorsqu'il évoque à nouveau ce soldat, non plus dans une prolepse, mais en débarquant effectivement à la frontière russo-finlandaise, le narrateur répète cette même idée :

C'est un soldat, immobile, appuyé des deux mains sur son arme, vêtu de terre, coiffé d'astrakan, barbu jusqu'aux yeux luisants qui sont d'un loup ; – un moujik émâcié. L'étoile rouge incrustée dans la fourrure, au-dessus de son front, est noire ainsi qu'une blessure fantastique dans une peau de bête.²²⁰

En réalité, le changement de perception de la révolution était inscrit, dès le départ, dans les romans. Il devient toutefois tout à fait limpide dès la fin de *Naissance de notre force*, et se poursuit dans l'ensemble de *Ville conquise*, le troisième roman du cycle étudié :

Nous ne trouvions pas des foules passionnées allant sous des drapeaux neufs à des luttes chaque jour recommencées dans une confusion tragique et féconde, mais une sorte de vaste administration, une armée, une machine où s'intégraient à froid les énergies les plus brûlantes et les intelligences les plus claires et qui faisait inexorablement sa tâche.²²¹

Il n'est plus temps, désormais, de défendre de grands principes, des valeurs indiscutables. L'inversement des valeurs que nous venons d'observer se couple à une sorte de contradiction permanente, chaque chose étant à la fois elle-même et son contraire, chaque chose n'existant que parce que son existence est requise à son indispensable négation – en d'autres termes, parce que chaque chose est prise dans la dialectique de l'histoire. Ainsi :

²²⁰ SERGE V., *Naissance de notre force*, op. cit., p. 259.

²²¹ *Idem*, p. 270.

Nous avons éteint ces lumières, ramené la nuit primordiale. Cette nuit est notre œuvre, cette nuit c'est nous. Nous y sommes entrés pour l'abolir. Chacun de nous y entre peut-être à jamais. Tant de rudes, tant d'épouvantables besognes sont à accomplir et qui veulent que les accomplisseurs disparaissent ! Que ceux qui viendront après nous nous oublient. Qu'ils soient autres. Ainsi renaîtra en *eux* le meilleur de *nous-mêmes*.²²²

... Les Timochki, les Matvéi, les Ivan ont bien raison, pauvres gens, de ne plus vouloir se battre. C'est leur révolution que nous faisons, c'est pour qu'on ne se batte plus que nous nous battons, et qu'il faut encore que leur sang coule. Ils souffrent, ils veulent vivre, ils ont les yeux grands ouverts et ne voient pas quelle nécessité humaine les courbe. Nous voyons pour eux, mais la loi est trop dure, ils se rebellent contre nous, ils fuient. Leur faiblesse se retourne contre eux-mêmes. [...] Qui les sauvera s'ils ne se sauvent eux-mêmes, qui les guidera si ce n'est nous ? [...] Ils tireront sur *nous* qui sommes *eux*.²²³

L'on relève, dans ces extraits, deux éléments qui traverseront le roman entier : d'une part, la noirceur de la révolution qu'il faut tant bien que mal endurer, et d'autre part, le sacrifice du *nous*, les révolutionnaires, pour la prospérité future du *eux*, le prolétariat et ses alliés. Ces idées sont synthétisées en début de roman par le personnage de Xénia, jeune cadre bolchévique exemplaire, selon la formule suivante :

La Révolution : le feu.

Brûler le vieil homme. Brûler soi-même.

*Rénovation de l'homme par le feu.*²²⁴

La métaphore du feu – détruire pour reconstruire, nier pour affirmer à nouveau – comme outil indispensable par lequel la révolution doit s'accomplir relève en fait d'un haut niveau de redondance dans le roman²²⁵, et est toujours exprimée par Xénia, elle qui incarne l'exemplarité bolchévique. Le roman s'achève d'ailleurs sur la nouvelle de sa

²²² SERGE V., *Ville conquise*, op. cit., p. 80 ; nous soulignons nous-mêmes les termes en italique.

²²³ *Idem*, p. 182-183 ; *ibid.*

²²⁴ *Idem*, p. 55.

²²⁵ Cf. entre autres *idem*, p. 60, 62, 190.

blesse, en pleine perquisition pour le parti communiste : deux balles dans le ventre. Le sacrifice de Xénia pour la révolution aura-t-il été jusqu'à lui coûter la vie ? Le roman ne le dit pas.

Cette injonction à « tout purifier par le feu » tout comme le sacrifice du *nous* sont très fréquemment accompagné d'une autre notion sur laquelle nous allons nous pencher maintenant.

2.2.3. Il le faut : la nécessité comme guide dans l'action

On retrouve dans ce cycle romanesque de Victor Serge une redondance transversale très forte, que nous résumerons par la formule *il le faut*, et que nous allons expliquer ici. Cette formule, évoquée explicitement une fois seulement dans *Les hommes dans la prison*, comme nous allons le voir, sera reprise et répétée de plus en plus fréquemment dans *Naissance de notre force* puis *Ville conquise*. Toutefois, outre la redondance et les modalités selon lesquelles elle est exprimée (l'est-elle par le narrateur ? par un personnage ?), nous nous intéresserons également aux variations présentes au sein même de cette redondance, ainsi qu'aux raisons de cette variation.

Tout d'abord, de quelle formule s'agit-il exactement ? Ce *il le faut* permet à certains personnages du roman, dont le narrateur interne, d'exprimer la nécessité de réaliser certains choix ou certaines actions déplaisantes, voire contraires aux valeurs éthiques défendues par les personnages, et ce afin de permettre la réussite ou le maintien victorieux de la révolution.

C'est précisément dans ce sens que nous retrouvons cette idée dans *Les hommes dans la prison*, bien que la formule ne soit pas encore citée telle quelle. Le narrateur interne explique :

Un geste ne vaut que par la fin poursuivie et le résultat obtenu. De façon voilée ou masquée, on a besoin contre nous, peuple du travail, de la peine de mort d'usage immémorial. *Nous en avons besoin, nous aussi, pour que cela finisse !* Le meurtre fermera le cycle du meurtre, car on ne sort de la guerre que par la victoire ; car il n'est permis qu'aux vainqueurs d'être libérateurs – s'étant libérés. Dans la guerre des classes, pareille à l'autre, mais dépouillée des hypocrisies, l'humanité la plus grande s'allie à la force la plus décisive. Il faut que la classe qui veut bâtir un monde nouveau, à jamais nettoyé des machines à tuer, tue dans les batailles pour ne pas être tuée. Mais il faut aussi qu'elle sache, et avec elle tous ceux qui lèvent vers l'avenir des fronts volontaires, flétrir le passé qui lui met de telles armes entre les mains, flétrir la cruauté raffinée, inutile, insensée, gratuite, de la mort infligée « par arrêt de justice » à des coupables qui sont [...] toujours des victimes payant la rançon des autres.

[...] On comprend la révolution russe, cernée comme autrefois la révolution française, abattant le jour où Lénine tombe ensanglanté à ses pieds quelques centaines ou quelques milliers de bourgeois. On comprend la III^e république française mitraillant froidement trente mille communards vaincus ; leur sang magnifique n'est pas perdu, tout se paiera. Les lois de la guerre des classes nous sont à ce prix enseignées. Elles renferment le secret d'une autre victoire.²²⁶

Le narrateur, bien que voulant abolir le meurtre (et la condamnation à mort juridique), l'estime pourtant totalement nécessaire pour parvenir à ce résultat. C'est par le meurtre que le meurtre sera aboli, c'est par la guerre que la guerre pourra être à jamais évitée, et que la liberté adviendra. Ce raisonnement dialectique met le lecteur face à une des grandes difficultés éthiques qui se pose dans tout processus révolutionnaire : faut-il, pour que l'idéal poursuivi soit atteint et maintenu, recourir aux méthodes et aux actes contre lesquels on veut pourtant lutter ? Ou faut-il s'empêcher de poser ces actes par souci « éthique », alors que ces derniers auraient pu être efficaces dans la lutte ?

Dans ce roman, ce passage est le seul dans lequel transparaît réellement ce dilemme, ce qui peut s'expliquer assez aisément de par son objet : centré sur les

²²⁶ SERGE V., *Les hommes dans la prison*, op. cit., p. 121-122. Nous mettrons en italique dans les différentes citations ce qui évoque (littéralement ou non) la formule que nous étudions dans ce point.

conditions de vie des hommes en milieu carcéral au début du 19^e siècle en France, il n'aborde que peu la thématique révolutionnaire à proprement parler. Il traite par contre sans mesure des grandes valeurs révolutionnaires comme la fraternité, la solidarité très forte qui existe ou doit exister entre ceux soumis aux mêmes conditions socio-économiques ou, pour le dire autrement, entre membres d'une même classe, ou de classes alliées.

Cette idée s'illustre beaucoup plus fortement dans le second roman du cycle, *Naissance de notre force*, où elle est, cette fois, énoncée clairement par la formule *Il le faut* ou autres variantes du type « faire ce qu'il faut faire », et ce à plusieurs reprises. C'est d'abord Dario, leader libertaire des forces révolutionnaires barcelonaises²²⁷, qui évoque cette nécessité, lors d'une discussion fâcheuse avec l'un de ses camarades, libertaire lui aussi. Ils ont beau avoir le même objectif, et ne pas être « des hommes de pouvoir »²²⁸, ils sont pourtant en désaccord affirmé sur une question cruciale : la question de la stratégie, et de la primauté ou non des principes, des valeurs. Dario s'y refuse, pour ne pas être délégitimé aux yeux de ces hommes avec lesquels il n'est pas d'accord, mais il voudrait hurler :

*Nous ferons ce qu'il faudra faire, nom de Dieu de nom de Dieu ! et les sacro-saints principes ne s'en porteront pas plus mal !*²²⁹

Dario nous dit donc explicitement que les questions stratégiques, de nécessité, doivent primer sur les questions éthiques. Il parle d'ailleurs avec un certain mépris des « sacro-saints principes », qu'il écarte sitôt qu'il les cite. Ce débat semble faire écho à des

²²⁷ Bien que cette ville ne soit pas évoquée clairement, elle est aisément reconnaissable, ce roman étant un roman-témoignage de la vie de l'auteur. Serge revient d'ailleurs sur ces événements dans ses mémoires (SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit.).

²²⁸ SERGE V., *Naissance de notre force*, op. cit., p. 84.

²²⁹ *Ibid.*

questions qui animent et divisent les révolutionnaires depuis toujours²³⁰, opposant généralement la branche anarchiste à la branche communiste.

Cette idée est à nouveau développée dans *Ville conquise*, dans le seul chapitre au sein duquel le narrateur, effacé dans le reste du livre, s'exprime à la première personne : « Nous ne poursuivons aucun rêve de justice – comme disent les jeunes crétins qui écrivent dans les petites revues – nous faisons ce qui doit être fait, ce qui ne saurait être fait »²³¹. Il y a, dans ces lignes, une certaine fatalité, un certain déterminisme : les choses ne pourraient être autrement, et nous devons les accomplir.

Ces débats et oppositions entre mouvements anarchiste et communiste²³² semblent bel et bien venir problématiser cet *il le faut*. La critique envers l'anarchisme est par exemple bien présente lorsque le narrateur interne s'adresse (il est difficile de savoir s'il s'agit d'un monologue interne, ou si ces paroles sont réellement prononcées par le personnage) à Broux, un camarade qui aide le narrateur à son retour en France. Après avoir délégitimé les « grands vieux »²³³ maîtres de Broux, Walt et Élisée (faisant vraisemblablement référence à Walt Whitman et Élisée Reclus, tous deux anarchistes), c'est précisément à l'héroïsme absurde et à l'individualisme que s'attaque le narrateur interne :

²³⁰ André Malraux traitera lui aussi cette question, quelques années plus tard, dans *L'Espoir* (1937). Ayant pour sujet la guerre civile espagnole, l'auteur thématise – et problématisé – la question de la stratégie à adopter pour parvenir à la victoire, opposant sur ce point anarchistes et communistes, et donnant raison aux seconds. Pour une lecture des thèses de ce roman : SULEIMAN S., *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, op. cit.

²³¹ SERGE V., *Ville conquise*, op. cit., p. 86.

²³² Nous parlons de ces mouvements au sens large, et considérons qu'ils englobent également les mouvements qui en dérivent et/ou conservent une certaine proximité.

²³³ SERGE V., *Naissance de notre force*, op. cit., p. 177.

Il ne faut pas être admirable ! Il faut être précis, clairvoyant, fort, résistant, armé : comme les machines, tiens. Il faut des techniciens et non des grands hommes, non des hommes admirables. Des techniciens de la libération des masses, des démolisseurs brevetés qui dédaigneront l'évasion individuelle parce que leur travail sera leur vie. [...] Et puis ça coûtera ce que ça coûtera.²³⁴

« Et puis ça coûtera ce que ça coûtera. »²³⁵ Cette formule, qui clôt le développement du narrateur, indique que ce dernier a conscience des contradictions et des heurts que la « machinisation », la « technicisation » des hommes et des actions provoque entre d'une part la morale, et de l'autre le besoin d'efficacité. Cette condamnation de l'héroïsme absurde, nous la retrouvons déjà avec Dario, qui s'exclamait, parlant des « lecteurs de la *Conquête du pain* », ouvrage du libertaire Piort Kropotkine et préfacé par Élisée Reclus²³⁶ :

[Ils] ne croient pas au succès, au fond. Tenir une semaine pour l'histoire, voilà pour eux le principal. Après, – chacun espère bien passer en Argentine : car ils ont la vocation du martyr collectif et l'amour du système D.²³⁷

Dans le même temps, Dario se pose la question du pouvoir, de la stratégie à adopter, et semble considérer le fait d'avoir « chefs », « plan » et « idée directrice »²³⁸ comme autant de moyens de rendre l'insurrection révolutionnaire victorieuse à Barcelone (« Il nous faut maintenant quinze jours pour nous rendre à peu près invincibles. »²³⁹).

La mort de Dario tué par des contre-révolutionnaires, sur laquelle s'achève le roman – le narrateur, arrivé en Russie soviétique, l'apprend dans une lettre d'El Chorro, camarade barcelonais –, nous pousse à jeter sur ce personnage et ses propos un regard

²³⁴ *Ibid.*

²³⁵ *Ibid.*

²³⁶ KROPOTKINE P., *La conquête du pain*, Paris, Tresse et Stock, 1892 (disponible en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76171n.image>).

²³⁷ SERGE V., *Naissance de notre force*, op. cit., p. 86.

²³⁸ Pour les trois citations : *ibid.*

²³⁹ *Ibid.*

rétrospectif quelque peu différent sans doute de celui que nous lui portions lors de notre lecture. Dario meurt en révolutionnaire, admiré par le narrateur interne, mais l'insurrection qu'il dirigeait a échoué. Il est intéressant de remarquer que cette mort, bien qu'antérieure sur le plan des faits, intervient dans le roman lorsque le narrateur s'engage dans la révolution russe, alors victorieuse.²⁴⁰

Enfin, on retrouve ce *il le faut* une dernière fois dans le roman, lorsque le narrateur interne, inspiré par la Révolution russe, s'attarde sur cette victoire « définitive »²⁴¹, « irréversible »²⁴², quoi qu'il puisse arriver. Il revient également sur la théorie, les « vieilles formules »²⁴³, qu'il estime être « moins qu'une algèbre »²⁴⁴, qu'il essaye de comprendre.

Qu'y a-t-il derrière ces signes, ces mots ? Que s'est-il passé ? Qu'allons-nous faire ?

— Tout ce qu'il faudra et quoi qu'il en coûte.²⁴⁵

Le traitement de cette formule s'avère assez différent dans le troisième roman du cycle, *Ville conquise*. Tout d'abord, c'est dans ce roman que cette formule se fige réellement en ce fameux *il le faut*. Mais ce figement n'est pas le seul élément remarquable. L'aspect le plus pertinent se trouve certainement dans le rôle qu'endosse

²⁴⁰ SERGE V., *Naissance de notre force*, op. cit., p. 85. Le personnage de Dario est inspiré de l'anarchosyndicaliste Salvador Seguí Rubinat, qui a été le premier secrétaire de la Confédération nationale du travail (CNT). La scène à laquelle nous empruntons les citations concernant Dario est la transposition dans la fiction d'une conversation que Victor Serge a réellement eue avec Salvador. Ce dernier se heurtait aux mêmes difficultés que Dario concernant la question du pouvoir : « il ne pouvait pas se permettre de le poser à haute voix » (*Mémoires d'un révolutionnaire*, p. 79). Tant dans les *Mémoires* que dans *Naissance*, nous retrouvons les mêmes propos, mais également les mêmes éléments de décor : sur la même table en bois, des tomates, des oignons, du vin, et ces discussions. Cf. SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, op. cit.

²⁴¹ SERGE V., *Naissance de notre force*, op. cit., p. 192.

²⁴² *Ibid.*

²⁴³ *Ibid.*

²⁴⁴ Idée que nous retrouvons également dans *Ville conquise* : « Des vérités simples, sûres, fermes comme le granit, mises en formules d'une clarté algébrique, voilà ce qu'il nous faut. » Cf. SERGE V., *Ville conquise*, op. cit., p. 86.

²⁴⁵ SERGE V., *Naissance de notre force*, op. cit., p. 192.

désormais cette formule figée (ou presque) *il le faut* : à trois reprises et par deux personnages différents, Ryjik et Xénia, c'est comme une sorte de mantra qu'elle est employée, permettant de se ressaisir, de se redonner de la force. Ainsi, Ryjik, révolutionnaire au service du Parti communiste russe, épuisé, dans ses moments « d'extrême lassitude »²⁴⁶, « se répète [ces] trois mots sans réplique. »²⁴⁷ Xénia, également au service du Parti, se ressaisit après une altercation violente avec un ami à elle, André Vassiliévitch, durant laquelle ils ont tous les deux appris que l'un de leur proche avait été fusillé.

Sa gorge était aride. Elle fit un grand effort pour penser froidement, distinctement.
« Nous avons raison. Je veux *ce qu'il faut*. Je ferai *ce qu'il faut*. » Ce lui fut un soulagement d'ajouter mentalement : « Quoi que ce soit et quoi qu'il advienne. »²⁴⁸

Remarquons l'emploi du terme *froidement*, qui vient renforcer la formule, et fait écho au pragmatisme communiste, jugé nécessaire pour permettre au communisme (comme système socio-économique) d'advenir.

Enfin, c'est lorsqu'il apprend la mort probable de Xénia, touchée de deux balles dans le ventre lors d'une perquisition, que Ryjik, cherchant à se ressaisir, à se donner la force de continuer, « se dit à haute voix les deux mots magiques : “ *Il faut*. ” La sonnerie les couvrit. *Il faut... il faut...* Le monde était vide ainsi qu'une grande cloche de verre. »²⁴⁹

Dans *Ville conquise*, cette question de la nécessité se couple également à l'idée de « la moindre peine ». Être « durs et forts »²⁵⁰, c'est se permettre d'éviter des « coûts » non nécessaires, qu'ils soient humains, en termes de temps, etc.

Toutefois, cette fermeté, cette discipline doit toujours être réfléchie. Ossipov, membre du Parti communiste, en discussion avec un autre membre du parti communiste,

²⁴⁶ SERGE V., *Ville conquise*, op. cit., p. 53.

²⁴⁷ *Ibid.*

²⁴⁸ *Idem*, p. 182.

²⁴⁹ *Idem*, p. 278-279.

²⁵⁰ *Idem*, p. 86.

s'attarde sur cette question stratégique : les moyens sont à choisir en fonction de la fin recherchée, mais aussi en fonction du contexte, du « moment » (en termes marxistes, nous parlerions de *phase*) dans lequel nous nous trouvons.

Toutes les armes sont bonnes. Ne me prends pas au mot : toutes les armes ne sont pas bonnes à toute heure. Tous les moyens ne conduisent pas à une fin ; une fin veut toujours des moyens déterminés ; le choix des armes dépend de l'objectif du combat.²⁵¹

On observe donc que cette redondance du *il le faut* est développée selon deux canaux particuliers : d'abord en passant par le narrateur interne, mais aussi via de nombreux personnages centraux. Selon la classification établie par Susan Suleiman²⁵², on se trouverait donc ici face à une redondance de type $P_x I_1 = P_x I_2 = N I_3 = P_x I_n$, P_x étant incarnée par un des personnages mentionnés plus haut, N représentant le narrateur homodiégétique et l'interprétation étant globalement la même, malgré quelques variations, selon le personnage qui l'exprime.

2.3. Évolution idéologique du narrateur homodiégétique

Dès le premier roman du cycle se dessine – hypothèse qui se confirmera par la suite – le schéma d'apprentissage positif que présente Susan Suleiman dans *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*.²⁵³ Nous allons, dans ce sous-chapitre, retracer l'évolution idéologique du narrateur homodiégétique : s'il sait d'emblée qu'il est révolutionnaire, ayant grandi dans une famille de révolutionnaires, la voie à suivre pour parvenir à soutenir la révolution va faire l'objet de nombreux questionnements et remises en questions. Nous allons tenter de mettre au jour dans ces pages les épreuves qui influencent idéologiquement le *je* des trois romans étudiés et ainsi que la manière dont cette évolution est traduite dans l'œuvre et donnée à voir au lecteur.

²⁵¹ SERGE V., *Ville conquise*, op. cit., p. 206.

²⁵² SULEIMAN S., *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, op. cit., p. 170-177.

²⁵³ Cf. « La structure d'apprentissage », in *idem*, p. 71-107.

2.3.1. Un représentant de l'anarchisme

Les convictions politiques du narrateur font partie des éléments posés d'emblée dans le premier chapitre de *Les hommes dans la prison* :

Je porte un nom classé : « bandit » anarchiste. Je suis interdit de séjour. Je suis « russe ». Je suis suspect.²⁵⁴

Confirmé à quelques reprises dans le roman, l'anarchisme du narrateur occupe plutôt une fonction anecdotique : il est prétexte à quelques échanges avec d'autres prisonniers, rien de plus, si ce n'est lorsque le narrateur opère une critique de l'illégalisme – tendance fortement individualiste de l'anarchisme prônant un banditisme révolutionnaire – défendu et pratiqué par plusieurs de ses camarades.²⁵⁵

L'anarchisme du narrateur est donc présenté comme un simple état de fait, une caractéristique parmi d'autres. En réalité, ce sont surtout les valeurs révolutionnaires qui sont défendues : la lutte des classes et la conscience d'appartenir à la classe opprimée qui en découle, la solidarité, la fraternité, la nécessité absolue d'un changement. Une discussion dans la cour de l'infirmerie de la prison de la Santé entre Thomas, un mineur syndicaliste et d'autres prisonniers malades, synthétise ces éléments :

²⁵⁴ SERGE V., *Les hommes dans la prison*, op. cit., p. 52.

²⁵⁵ *Idem*, p. 173. Rappelons au lecteur que Victor Serge est condamné à 5 ans de prison pour n'avoir pas dénoncé des camarades illégalistes, et que plusieurs d'entre eux ont d'ailleurs donné leur vie pour cette doctrine. Cf. chapitre II « Victor Serge (1890-1947) : parcours du militant et de l'écrivain ».

– C’est le malheur qui est coupable.

Le mineur répondit :

– Le malheur n’est que le nom de la misère. Et la misère est l’œuvre des riches.

[...]

– [Thomas :] Les hommes ont vécu dans les cavernes. Il n’y a pas si longtemps qu’on brûlait les hérétiques. *Tout passe*. La prison passera aussi. Les hommes restent, les hommes montent. *Toute la vieille charpente craque*.

Peut-être n’y a-t-il plus qu’à en mettre un bon coup pour que tout change. Ca vaut la peine de vivre et même de se faire tuer. Quand il y aura du pain pour tous, on ne volera plus. Quand la femme ne se vendra plus, quand la raison sera plus claire, il y aura moins de vices et moins de meurtres. On détruira les prisons. Les gens viendront voir les pierres qui en resteront et ne pourront plus s’imaginer ce que nous voyons, ce que nous vivons. Ils ne concevront pas plus notre misère que *nous ne concevons leur grandeur*. On fera la vie large et libre. On fera...²⁵⁶

On retrouve, dans les paroles de Thomas, l’antagonisme de classes et la dialectique à la base de la théorie marxiste, l’idée de révolution, la grandeur des hommes qu’elle verra naître.

Cependant, il serait excessif de qualifier *Les hommes dans la prison* de roman à thèse politique. Il raconte essentiellement la vie dans cette « meule », parfaite en ce qu’il s’agit d’accomplir son rôle : broyer les hommes. La vie dans la cellule, la nourriture, le rythme de la journée, le travail, la maladie, les misérables prisonniers... Toutes ces choses sont abordées dans ce roman qui n’a pour ainsi dire pas de trame narrative réelle : les thèmes sont traités successivement, et la chronologie des événements n’est respectée qu’au sein même des chapitres, quand il y en a une.

La fin du roman vient toutefois relativiser ce qui était jusque là posé comme un fait : l’anarchisme comme idéologie à laquelle il est judicieux d’adhérer. La pertinence de l’anarchisme n’est pas démontrée en soi, mais le fait même que le narrateur – qui

²⁵⁶ SERGE V., *Les hommes dans la prison*, op. cit., p. 257-258 ; nous soulignons nous-même les paroles en italique.

rappelons-le est reconnu d'emblée pour sa justesse d'analyse quasiment prophétique – se revendique de l'anarchisme confère à cette idéologie une valeur certaine.

Alors qu'il s'apprête à passer sa dernière nuit en prison, le narrateur rencontre Bernard. « Nous nous connaissons de longue date. C'est un libertaire. »²⁵⁷ Cet homme, qui appartient à une doctrine très proche de l'anarchisme et qui a fréquenté le narrateur avant leur incarcération respective, s'adresse au *je* du roman et lui partage le jugement qu'il pose sur leurs actions passées :

Nous attendons qu'on nous conduise à nos cellules des dernières heures. Bernard dit :

– Je crois que nous avons eu tort.

Nous nous comprenons. Il pense aux années, lui six, moi cinq, à la geôle, à l'empreinte dont nous restons marqués.²⁵⁸

Cette remarque semble avoir causé un grand trouble dans l'esprit du narrateur, qui ne revient dessus que plus tard, quelques heures en termes de chronologie diégétique, ou quelques pages plus loin, si l'on s'intéresse au rythme de la narration. Voyons le fruit de sa réflexion :

Je surmonterai cela. Je ne veux emporter d'ici aucune défaite. La Meule ne m'a point usé. J'en sors la raison intacte, plus fort d'avoir survécu, trempé par la pensée. Je n'ai pas perdu les années qu'elle m'a prises. *Nous avons commis de grandes fautes, mes camarades. Nous voulions être des révolutionnaires, nous n'avons été que des révoltés.* Il faut être des termites obstinés, innombrables, infiniment patients et creuser, creuser toute sa vie : à la fin, la digue s'effondrera.²⁵⁹

Les passages en italique – que nous soulignons nous-mêmes – sont d'une importance cruciale quant au développement idéologique du narrateur : reconnaissant avoir été dans l'erreur, il renie la « révolte » au profit de la « révolution ». Or, la révolte

²⁵⁷ *Idem*, p. 259.

²⁵⁸ *Idem*, p. 260.

²⁵⁹ *Idem*, p. 264.

connote davantage la passion et la spontanéité, sorte d'explosion soudaine, que la notion de révolution. Comme l'indique la négation « ne... que », la révolte est aux yeux du narrateur un état moindre, moins abouti que le fait d'être révolutionnaire.

L'injonction qui suit, introduite par le *il faut que* + *p* (*p* étant la proposition), vient éclairer la nuance – qui constitue d'ailleurs davantage une distinction idéologique fondamentale qu'une simple nuance – qu'il existe entre les deux termes. Pour ne plus être simplement un révolté, l'homme se doit d'agir comme un termite : de manière organisée, acharnée, et collective. L'objectif prendra sans doute du temps – toute une vie ? – avant d'être atteint, mais il le sera assurément : « à la fin, la digue s'effondrera ». *In fine*, au terme d'un travail consciencieux, patient mais faisant l'objet d'une profonde détermination, le vieux monde s'effondrera. C'est ce que nous donne à comprendre le narrateur du récit.

Cette injonction à agir tels des termites, loin d'être anodine, fait l'objet d'une redondance significative dans *Naissance de notre force*. À deux reprises, la séquence est répétée à l'identique, reprenant la même idée d'un effondrement soudain du régime en place grâce au travail acharné des termites :

[...] pour qu'à la fin un vieil Empire miné par les termites s'effondre tout à coup²⁶⁰

Si nous existons dans cette ville [Paris], c'est encore les termites rongant, invisibles, la haute digue infranchissable aux vagues.²⁶¹

Là où la redondance devient d'autant plus intéressante, c'est lorsque s'opère une variante, modifiant l'objet de la métaphore ou de la comparaison :

²⁶⁰ SERGE V., *Naissance de notre force*, op. cit., p. 140.

²⁶¹ *Idem*, p. 161.

Il ne faut pas être admirable ! Il faut être précis, clairvoyant, fort, résistant, armé : comme les machines, tiens. Monter une vaste entreprise de démolition et s'y mettre tout entier puisqu'on ne pourra pas vivre tant que le monde n'aura pas été rebâti. Il faut des techniciens et non des grands hommes, non des hommes admirables. Des techniciens de la libération des masses, des démolisseurs brevetés qui dédaigneront l'évasion individuelle parce que leur travail sera leur vie. Apprendre à démonter le mécanisme de l'histoire comme on démonte un moteur ; savoir y glisser quelque part, comme dans les organes du moteur, le boulon inutile qui peut tout faire sauter. Voilà. Et puis ça coûtera ce que ça coûtera.²⁶²

Arrêtons-nous seulement ici sur la structure de la redondance : opérée à l'identique à trois reprises, la séquence est ensuite soumise à une variation qui permet au narrateur d'asseoir la notion de nécessité comme règle d'action. La redondance remplit une fonction essentielle dans l'œuvre littéraire : elle en assure la lisibilité. Pour être recevable par le lecteur, tout roman doit faire preuve d'une certaine redondance – à l'instar de la langue qui est elle-même truffée de redondances, et ce afin de remplir sa mission de communication. Or, il se trouve que le roman à thèse a tendance à renforcer la redondance inhérente à tout texte : l'auteur peut ainsi s'assurer de la bonne compréhension de la thèse qu'il défend par le lecteur, et augmente par ailleurs la probabilité que cette thèse reste gravée dans la mémoire de ce dernier.²⁶³ Cet extrait et l'usage que fait Victor Serge de cet outil langagier ont déjà été plus amplement abordés dans le sous-chapitre portant sur la nécessité comme guide dans l'action.

Dans le cadre d'une lecture de l'œuvre selon la structure d'apprentissage positif, l'incarcération du narrateur, qui n'a d'autre raison que ses convictions politiques et idéologiques, constitue une longue étape qui lui permet de réévaluer la justesse de ses positions. Il se rend alors compte qu'il était dans l'erreur et prend une autre voie.

²⁶² *Idem*, p. 177.

²⁶³ Concernant l'usage de la redondance dans le roman à thèse, voir SULEIMAN S., *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, *op. cit.*, p. 161-203.

2.3.2. L'exemple de Lejeune : rupture nette avec l'anarchisme

Le second roman du cycle, *Naissance de notre force*, laisse place assez rapidement à une rupture assez virulente avec l'anarchisme, ou du moins sa branche la plus féroce individualiste. Le personnage de Lejeune, « Russe athlétique et sensé [...], homme élégant et grisonnant »²⁶⁴, présenté en ces termes positifs dans le premier chapitre du roman, est en réalité un prétexte permettant au narrateur de confirmer et d'asseoir sa rupture avec l'anarchisme. Le troisième chapitre, qui porte d'ailleurs son nom, est entièrement consacré à ce personnage. Il y développe largement sa pensée face à la révolte qui se prépare alors à Barcelone, lieu dans lequel se déroule le récit – qui ne se laisse d'ailleurs que deviner par le lecteur attentif, sans n'être jamais cité tel quel dans le roman :

– Je vise les banques, dit-il. Y aura bien quelques jours de payage, tu comprends. Je vise les banques ! J'aurais vite fait ma révolution, moi. Je ne crois pas à la leur. Les monarchies, les républiques, les syndicats, je m'en moque, comprends-tu ?²⁶⁵

Et plus tard, d'ajouter :

– [...] Seul. Seul. On est seul. [...]
– J'aime la vie, vieux. Je n'ai que la mienne. Je ne la risque que pour la sauver. Je ne me bats que pour moi. – J'ai trois richesses : les femmes, les bêtes, les plantes. [...] Pour qui veux-tu que je risque tout ça ? Battez-vous : je vise les banques et j'embarque pour le Brésil.²⁶⁶

L'attitude de Lejeune n'est pas sans rappeler la critique de l'anarchisme illégaliste établie dans le premier roman du cycle, et n'est évidemment pas étrangère au jugement que Victor Serge porte lui-même sur ses – défunts – amis de la « Bande à Bonnot ». Toutefois, la critique se fait ici beaucoup plus virulente. La réponse du narrateur est comprise dans l'ouverture du chapitre suivant : « – Tous les vieux poisons de Paris

²⁶⁴ SERGE V., *Naissance de notre force*, op. cit., p. 55.

²⁶⁵ *Idem*, p. 67.

²⁶⁶ *Idem*, p. 68.

coulent dans tes veines, mon vieux. Bonsoir. »²⁶⁷ Il développe ensuite cette idée, confirmant la proximité avec les anarchistes illégalistes que nous venons d'évoquer :

Je connaissais mieux que personne, pour les avoir vus tuer des hommes forts entre les forts, certains poisons impondérables, produits synthétiques des pourritures bourgeoises, de l'amour de la vie, des jeux de l'intelligence et de l'énergie, de la révolte et de la misère. [...] après les « vacheries » qu'on se faisait les uns aux autres, hommes libres, en dehors, fiers de n'être « ni maîtres, ni esclaves », de vivre selon la raison dans la haute lumière froide de « l'égoïsme conscient »...²⁶⁸

Nous retrouvons dans les mots du narrateur – présenté, rappelons-le, comme un porte-parole de confiance – de nouveau la notion de révolte qui était mise en opposition avec celle de révolution à la fin de *Les hommes dans la prison*. La redondance de cette sentence négative à l'encontre de l'anarchisme illégaliste, associée à la révolte, confirme nos hypothèses précédentes. Comme pour s'assurer de la juste compréhension du lecteur, le narrateur ajoute qu'il « aime mieux les vérités d'El Chorro, d'Eusebio et de quelques milliers de camarades »²⁶⁹ affairés à préparer une révolution à Barcelone.

2.3.3. La nécessité d'un chef

L'absence de chef était proclamée comme positive dans les premières pages de *Naissance de notre force* (« Aucune organisation ne nous liait, mais aucune n'eut jamais autant de solidarité vivante et sûre que notre fraternité de combattants sans chefs, sans nom, sans règle et sans liens »). Cette idée nouvelle de la nécessité d'un chef est amenée par El Chorro, dont nous venons tout juste de lire que le narrateur aime les vérités :

²⁶⁷ *Idem*, p. 69.

²⁶⁸ *Ibid.*

²⁶⁹ *Idem*, p. 70.

– Prenons-nous la ville, El Chorro ?
– *No sé ! cono !* (Je n’en sais rien ! – et un très gros juron). Faudrait un homme, un vrai. Cinq mille hommes, dix mille hommes sans un homme, c’est la défaite. Un qui se fasse suivre, obéir, un qu’on aime. Un chef, et je te dirai : Oui.²⁷⁰

Cet homme apparaît dans le chapitre suivant : Dario. Nous le voyons d’abord, encore anonyme, sans nom, mener une alliance avec un député républicain. Ce n’est qu’à la fin de ces négociations d’alliance que nous est présenté Dario : « orateur re-mar-quable ! »²⁷¹, particulièrement déterminé et discipliné, il fait le tour des usines afin d’y réveiller les ardeurs révolutionnaires grâce à ses discours forts et précis, y abordant revendications et « solidarité, justice, république, travail, avenir. »²⁷² Cet homme qui se fasse suivre, obéir, qu’on aime, c’est Dario.

La ligne politique dont il se fait le porte-parole est, de par ce statut de leader, d’autant plus importante à étudier : elle paraît d’emblée plus légitime aux yeux du lecteur, puisque mise dans la bouche d’un héros charismatique. Or, cette ligne politique n’est pas claire. Dario semble lui-même habité d’une tension, un combat a lieu à l’intérieur de son esprit et de son cœur.

Face à un camarade anarchiste ne cessant d’invoquer les « grands principes », Dario affirme : « Nous ne sommes pas des hommes de pouvoir. Nous sommes libertaires. »²⁷³ Pourtant, face à la revendication de ces grands principes anarchistes, Dario ne désire qu’une chose : taper du poing sur la table, et crier que « Nous ferons ce qu’il faut faire, nom de Dieu de nom de Dieu ! Et les sacro-saints principes ne s’en porteront pas plus mal ! »²⁷⁴. Nous avons déjà étudié plus en détail la formule portant sur le fait de « faire ce qu’il faut faire ». Concentrons-nous ici sur la pensée idéologique de Dario. Derrière cette fureur se cache donc une idée fondamentale, qui guidera le

²⁷⁰ *Ibid.*

²⁷¹ Tel que le reconnaît un « mouchard », un espion engagé par les pouvoirs espagnols afin d’informer le pouvoir de l’état des forces révolutionnaires ; cf. *idem*, p. 81.

²⁷² *Idem*, p. 83.

²⁷³ *Idem*, p. 84.

²⁷⁴ *Ibid.*

personnage durant toute son action : il est parfois nécessaire de mettre de côté certains principes idéologiques pour parvenir à ses fins, à savoir la victoire révolutionnaire.

La critique de Dario se fait ensuite plus ferme : il s'oppose à l'héroïsme absurde et au « martyr collectif » qui ne peut amener aucune victoire, que les partisans n'espèrent d'ailleurs pas. Ils la dédaignent au profit de l'Histoire.

– Ah, oui, tous ces lecteurs de la *Conquête du pain*²⁷⁵ ne croient pas au succès, au fond. Tenir une semaine pour l'histoire, voilà pour eux le principal. Après, – chacun espère bien passer en Argentine : car ils ont la vocation du martyr collectif et l'amour individuel du système D.²⁷⁶

Aucune perspective de victoire, donc. Seule l'échappatoire est envisagée d'avance : l'exil.

Il est toutefois assez difficile de cerner correctement les pensées de Dario : le roman opère une rétention d'informations conséquente le concernant, laissant une grande place à l'ambiguïté et au sous-entendu. Tirant le bilan de précédentes révoltes barcelonaises, le lecteur comprend toutefois clairement l'affirmation de la nécessité d'un chef et d'un plan, ainsi que le modèle suivi : le modèle russe.

²⁷⁵ *La Conquête du pain* (1892) est un ouvrage de Pierre Kropotkine, considéré comme l'un des pères de l'anarchisme.

²⁷⁶ SERGE V., *Naissance de notre force*, op. cit., p. 86.

[Dario parle :] En 1902, nous avons tenu la ville pendant sept jours. En 1909 nous l'avons tenue pendant trois jours, sans d'ailleurs rien savoir y faire de mieux que brûler quelques églises. Il n'y avait pas de chefs, pas de plan, pas d'idée directrice. Il nous faut maintenant quinze jours pour nous rendre à peu près invincibles. Comment ? Dario ne disait évidemment pas toute sa pensée. L'approfondissait-il lui-même ? Il se faisait expliquer les événements de Russie, plissant alors le front [...], puis vivement, redressé, joyeux :
– M'est avis que nous allons rattraper les Russes. Ce sera beau, l'Europe brûlant par les deux bouts !²⁷⁷

Parlant de Dario, le narrateur se place à deux reprises, à nouveau, dans une position quasiment prophétique : il sait mieux que tous ce qu'il faudrait faire, et avant tous ce qu'il va arriver. Toutefois, il ne peut pas parler. Il justifie cet interdit de la parole – laissant le lecteur comme seul complice de ses prophéties, le plaçant dans une position de connivence, amplifiant encore la relation de confiance – par la position même de Dario : c'est parce qu'il est « l'homme de cette heure, de ce pays, de ce prolétariat qu'il doit conduire vers ces lumières incertaines : l'avenir »²⁷⁸ que le narrateur se « tai[t] au moment où [il sait] que Dario n'aura rien à [lui] répondre »²⁷⁹. De la même manière, le narrateur sait que Dario sera tué à cause de cette position, et il se sera.²⁸⁰

2.4. La tauromachie : récit exemplaire

À la veille de la révolte que prépare le narrateur, Eusebio, El Chorro, Dario et le reste de leurs camarades se déroule à Barcelone une tauromachie. Eusebio, Lotita (elle est également une camarade révolutionnaire) et le narrateur y assistent, et ce spectacle confirmera en eux la volonté d'agir dès le lendemain : ce sera le grand jour. Cet événement est donné à voir au lecteur non comme un simple événement culturel, mais au travers un prisme révolutionnaire, analysant la scène en une métaphore de classes et de

²⁷⁷ *Ibid.*

²⁷⁸ *Idem*, p. 130.

²⁷⁹ *Ibid.*

²⁸⁰ La « prophétie » est énoncée à la page 145 du roman, alors que l'annonce de la mort clôt le dernier chapitre. Cf. *idem.*, p. 145, 277.

lutte puissante. L'ensemble de ce passage – par ailleurs, d'une grande richesse littéraire – mérite analyse.

Le matador, Bénito, est d'abord présenté au lecteur selon une phrase obscure, difficile à comprendre *a priori* : « L'estocade de cet ancien bouvier andalou semblait parer le coup suspendu sur la monarchie »²⁸¹. L'estocade est le nom que porte le coup d'épée dans le vocabulaire de la tauromachie. Progressivement, ce que le lecteur ne faisait qu'imaginer, il peut le supputer clairement, grâce à plusieurs indices textuels : Benito est un « athlète en bas de soie et justaucorps marron brodé d'or »²⁸² et salue « de l'épée »²⁸³, dans ses si riches habits, « le capitán général, un gros vieux décoré, le gouverneur (favoris blancs, bedaine noire), les notables dans leur loge tapissée de velours grenat, les dames accoudées [...] ».²⁸⁴ Toute la haute société présente à cette corrida, en somme. Les dards qu'il plante dans l'animal sont « aux couleurs royales »²⁸⁵. Le jeu auquel joue « l'homme multiple et faux, agile, ailé de pourpre, d'azur, de rires bigarrés »²⁸⁶ est « savamment cruel »²⁸⁷. La bête est quant à elle caractérisée par sa puissance et sa fureur²⁸⁸ et le bruit de son galop est semblable au « battement d'un cœur formidable »²⁸⁹.

La description du matador le place, selon la lecture de classe qui est celle de Victor Serge, dans le camp des puissants, des dominants. Plus exactement, le portrait qui est fait de lui renforce cette position plus qu'elle ne la crée, le matador étant par la nature même du jeu – s'il est encore admis, aujourd'hui, de qualifier cela ainsi – dans une position dominante face à l'animal : il tient les leurres, il tient les armes.

²⁸¹ *Idem*, p. 102.

²⁸² *Ibid.*

²⁸³ *Ibid.*

²⁸⁴ *Ibid.*

²⁸⁵ *Idem*, p. 103.

²⁸⁶ *Ibid.*

²⁸⁷ *Ibid.*

²⁸⁸ *Ibid.*

²⁸⁹ *Idem*, p. 102.

C'est lorsque le taureau, jusqu'alors trompé et fatigué par le matador, parvient à percer le ventre d'un cheval sur lequel est monté un autre torero que le récit devient particulièrement équivoque : le taureau prend l'ascendant, et s'adressant à l'animal, le narrateur paraît s'adresser au peuple révolutionnaire :

Homme et bête renversés, serpents verdâtres et fumants des entrailles dévidées sur le sable, voici que tout croule, ah ! tu tiens enfin, taureau, l'ennemi, tu vaincs, tu passes, tu vis.²⁹⁰

Il s'agissait là d'un jugement trop rapide : le matador attire l'animal et lance finalement son épée, touchant sa cible. Alors que le taureau allait charger une dernière fois – « la bonne fois »²⁹¹, la bête « croule sur les genoux de tout son poids »²⁹².

Le taureau est à l'image du peuple, face au matador, allié des dominants et dominant lui-même. Ce passage fonctionne en réalité quasiment comme une parabole ou une fable : chacun des protagonistes incarne une représentation quasiment allégorique d'un des « camps » établis par le récit. « Accouplés par la nécessité du combat »²⁹³, leurs intérêts sont antagoniques, comme le sont ceux des classes sociales qu'ils évoquent : le matador doit tuer le taureau s'il veut assurer le spectacle et contenter la foule qu'il a pris soin de saluer, alors que le taureau doit tuer le matador s'il veut espérer, lui, survivre. Le propre de la fable et de la parabole réside dans l'enseignement auquel elles donnent lieu. Il n'est pas absent ici, repris par le narrateur, mais prononcé initialement par Eusebio : il faut « choisir l'instant et frapper juste »²⁹⁴. La répétition de cet axiome le renforce, appuie sa véridicité. Susan Suleiman utilise, pour décrire cette redondance, la formule $PI = NI$, la redondance s'effectuant entre l'interprétation d'un événement que formulent respectivement un personnage et le narrateur du récit. Appliquée à cette situation, nous pourrions la formaliser comme suit : $(NI = P_{\text{Eusebio}}I) = P_{\text{Eusebio}}I$, le narrateur reprenant lui-

²⁹⁰ *Idem*, p. 104-105.

²⁹¹ *Idem*, p. 106.

²⁹² *Ibid.*, p. 106.

²⁹³ *Idem*, p. 105.

²⁹⁴ *Idem*, p. 107.

même l'interprétation d'Eusebio avant de nous la transmettre en discours direct, telle qu'Eusebio l'a prononcée. Cette redondance a ceci de particulier que les deux itérations qui la composent sont prononcées quasiment simultanément par deux voix différentes. Cela entoure l'enseignement d'un « effet d'évidence », comme s'il était apparu, fulgurant, au même moment dans l'esprit des deux hommes.

La traduction concrète de cet axiome dans la vie d'Eusebio et du narrateur ne se fait pas attendre : la vision de la tauromachie a confirmé le choix de l'instant durant lequel ils vont « frapper juste ».

– Demain ! me crie Eusebio à l'oreille.

Tous les doutes sont balayés au souffle de la joie de vaincre.²⁹⁵

Mais demain, ce sera la défaite.²⁹⁶ Ce n'est pas grave, parce « Qu'il faut du temps, des années, des milliers d'hommes, des milliers d'années de prison, des milliers de pendus, de fusillés, d'assassinés, des insurrections réprimées, des attentats réussis, des trahisons, des provocations, des recommencements et des recommencements »²⁹⁷ pour enfin être victorieux. S'appuyant sur la dialectique marxiste et prenant enseignement des échecs, ils recommenceront jusqu'à parvenir à identifier le bon moment, à frapper juste, comme ils l'ont appris face au spectacle de cette corrida.

L'image du taureau andalou, plein d'une intense fureur, et cette leçon resteront d'ailleurs présentes par la suite : après qu'un de leurs camarades ait été tué dans le camp de travail au sein duquel ils étaient détenus, le narrateur revoit dans l'action d'un autre camarade révolté le têtard taureau andalou qui « voudrait de toute sa force noire de bête puissante portant sa charge prodigieuse d'ardeur vitale »²⁹⁸ tuer le gardien meurtrier. Il lui explique alors qu'il doit faire preuve non pas d'une impulsivité vaine, mais bien d'intelligence et de patience :

²⁹⁵ *Idem*, p. 106.

²⁹⁶ *Idem*, p. 117.

²⁹⁷ *Idem*, p. 140.

²⁹⁸ *Idem*, p. 232.

Je lui expliquai que son arme primitive, dont il contemplait la pointe quadrangulaire aux beaux reflets métalliques, ne pouvait servir à rien ; que sa révolte était juste mais non intelligente ; que Floquette, innocent ou coupable, n'avait pas d'importance ; qu'il fallait tout renfermer en nous-mêmes, ne rien oublier, ne rien perdre, attendre, savoir attendre des années, résister, parce que le temps venait de tout changer, d'être les plus forts...²⁹⁹

L'enseignement dont a fait l'objet la tauromachie, intégré par le narrateur, est réemployé dans sa vie quotidienne, transmis à d'autres. C'est l'objet même de tout récit exemplaire, duquel relèvent la fable et la parabole. La dimension perlocutoire prédomine dans ce type de récits, puisqu'il n'existe que pour une chose : convaincre. Nous l'avons vu : le lien de confiance établi entre le narrateur homodiégétique et le narrataire extradiégétique est un lien solide, que l'auteur s'attèle à mettre en place depuis les premiers instants. Ce lien de confiance permet au lecteur de s'identifier au narrateur. Un transfert de l'effet perlocutoire produit par le récit exemplaire sur le narrateur – à savoir, l'application de l'enseignement dans sa vie quotidienne, et en l'occurrence la décision immédiate d'enclencher la révolte dès le lendemain – vers le narrataire peut ainsi avoir lieu. L'enseignement transmis par le récit exemplaire se répercute donc, par la médiation du narrateur, sur le lecteur.³⁰⁰

2.5. La logique du double devoir

Comme nous l'avons souligné en étudiant la pensée politique de Victor Serge, la logique du double devoir, à savoir la protection de la révolution contre ses ennemis à la fois internes et externes, sous-tend l'ensemble de la réflexion de l'auteur et oriente à chaque instant son action politique. Nous la retrouvons principalement dans le dernier roman du cycle étudié, *Ville conquise*, de manière tout à fait logique : il s'agit du seul des trois romans qui se déroule durant la révolution à proprement parler, *Naissance de notre force* traitant des prémices d'une révolution qui a échoué, et pour laquelle il n'était donc

²⁹⁹ *Ibid.*

³⁰⁰ Concernant le récit exemplaire et les cas de la fable et de la parabole, cf. SULEIMAN S., *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, op. cit., p. 35-63.

pas encore question de double devoir. Nous allons donc, dans ce point, nous attacher à étudier la manière dont le roman donne à comprendre au lecteur cette logique.

2.5.1. Danil et l'exemple de l'ennemi extérieur

Ce point reposera peu sur des extraits textuels, comme nous avons l'habitude de le faire jusqu'à présent. Ce qui nous intéresse dans l'histoire de Danil et de ceux qui l'entourent réside plutôt dans le schéma narratif, que nous allons détailler. Afin de rendre l'explication compréhensible, précisons qui sont les différents personnages et les relations qu'ils entretiennent.

Arkadi Arkadiévitch Ismaïlov est un des douze membres dirigeants de la commission extraordinaire, à savoir la Tchéka, police politique soviétique. Il entretient une relation avec Olga Orestovna Azine. Cette dernière a un frère prénommé Danil, membre de l'armée rouge. Or, le lecteur apprend rapidement que Danil n'est pas la réelle identité du jeune homme : Danil Pétrovitch Gof est en fait Nicolas Orestovitch Azine. Il n'est pas non plus membre de l'armée rouge. Il est en réalité un « blanc », un contre-révolutionnaire, qui fait affaire avec un certain Nikita, et un professeur d'université, Vadime Mikhaïlovitch Lytaev.

Avant de changer d'identité, Danil était emprisonné pour ses activités contre-révolutionnaires. S'il a pu sortir de prison, c'est grâce au concours d'Olga, qui est parvenue à convaincre Arkadi de l'innocence du jeune homme, le poussant ainsi à signer un acte de libération. Il n'a évidemment pas fallu longtemps à la Tchéka pour découvrir – grâce à la perspicacité de Xénia – l'identité « blanche » de Danil. Cette action coûtera la vie à Arkadi, ainsi qu'à l'ensemble des protagonistes que nous venons de citer.

L'intrigue, résumée ainsi, paraît somme toute classique. Elle peut toutefois être lue selon le modèle du *bildungsroman*, constituant un prompt récit d'apprentissage négatif duquel Arkadi serait le héros. En effet, Arkadi occupait initialement une place respectable : membre de la Tchéka, son rôle est de protéger la révolution. Olga le met alors à l'épreuve, voulant sauver son frère : elle le pousse à choisir entre ses propres intérêts, sa relation amoureuse, et les intérêts de la révolution. Qu'il croit sincèrement à

l'innocence de Danil importe peu : il a fait une erreur. Cette erreur lui voudra une condamnation à mort, apprenant par l'exemple au lecteur qu'il est essentiel, quelles que soient les circonstances, de placer la défense de la révolution avant tout.

Notons que la défense contre l'ennemi extérieur est également thématifiée dans l'ensemble du dernier tiers du roman, lorsque les blancs menacent d'assiéger Petrograd. Finalement, la victoire est remportée par le camp soviétique. Cependant, l'étude de cet aspect du double devoir paraît bien moins intéressante pour une simple raison : le narrataire extradiegetique « type » est déjà entièrement gagné à cette thèse. *Ville conquise* s'adresse principalement à des lecteurs ayant lu les deux premiers romans du cycle et étant donc déjà convaincus par la nécessité de la révolution – et donc de la lutte envers la contre-révolution.

2.5.2. L'insaisissable ennemi intérieur

Outre l'ennemi extérieur contre-révolutionnaire, il existe un ennemi intérieur, bien plus difficile à discerner et à combattre. Il se dérobe aisément au jugement du révolutionnaire, se cachant derrière la notion de nécessité, sorte de revers négatif de la médaille. Il peut s'agir de la guerre qu'on mène pourtant pour qu'il n'y ait plus jamais de guerre, de la Terreur qu'on applique, implacable, se dardant de défendre fermement la révolution qu'on met en réalité en danger... Toutefois, cette idée que défend Serge n'est pas défendue aussi clairement dans ses romans. Il n'y a pas de définition générale ou de grille critériée permettant d'établir ce qui relève ou non de l'ennemi intérieur. Chaque chose est portée à la mesure de la nécessité. Or, il est particulièrement complexe d'établir ce qui est effectivement nécessaire et ce qui, *in fine*, ne l'était pas réellement. Ainsi, il s'agit plutôt pour le narrateur de signaler au narrataire extradiegetique que le danger se situe également dans son propre camp, et qu'il doit donc faire preuve à la fois de vigilance et d'exigence envers les révolutionnaires :

Plus nous serons durs et forts, moins ça coûtera. Durs et forts envers nous-mêmes d'abord.³⁰¹

Bien discerner entre la légitime révolte des masses contre le régime des décrets et la lassitude, le désespoir, l'aigreur contre-révolutionnaire.³⁰²

Le narrateur nous laisse entrevoir le danger au travers de plusieurs événements, sans toutefois se prononcer lui-même sur la manière dont il faut juger ces événements. Ainsi, l'histoire de Sam, révolutionnaire pourtant convaincu mais qui fut un temps employé par les renseignements américains : sans chercher à comprendre les circonstances entourant cet acte, et après un très bref interrogatoire à son arrivée en U.R.S.S., Sam est exécuté, comme d'autres l'ont été avant lui, dans une arrière-cour :

La neige foulée a pris ici une teinte brune ; une odeur fade en émane. Des écailles de bouleau luisent au bord des écorces déchirées par la hache. La hache... Ici l'on use du revolver Nagan, fabriqué à Seraing. Sam frissonnant ferme les yeux. Quelqu'un vient derrière lui. Il doit être 11h30.³⁰³

Cette exécution soudaine et surprenante aux yeux du lecteur qui admirait la verve révolutionnaire de Sam interroge. Or, cet événement va se reproduire : une famille de 4 personnes est condamnée à mort par la Tchéka de manière tout aussi expéditive. Il s'agit de la onzième affaire traitée cette nuit-là.³⁰⁴ Arkadi sera condamné à mort sans plus de discussions.³⁰⁵

Danil offre également au lecteur un récit d'une cruauté insoutenable : celui d'un homme qui, condamné à mourir durant une des campagnes de l'armée rouge, s'est vu attacher une corde autour du crâne, progressivement serrée jusqu'à ce que ce dernier explose.³⁰⁶

³⁰¹ SERGE V., *Ville conquise*, op. cit., p. 86.

³⁰² *Idem*, p. 104.

³⁰³ SERGE V., *Naissance de notre force*, op. cit., p. 268.

³⁰⁴ SERGE V., *Ville conquise*, op. cit., p. 124-126.

³⁰⁵ *Idem*, p. 234-238.

³⁰⁶ *Idem*, p. 145-148.

[Danil :] Nous. Eux. Qui, les Blancs, les Rouges ? À la guerre, tous sont les mêmes : des brutes.³⁰⁷

Cette idée d'une équivalence de violence entre les actes des blancs et des rouges était déjà présente au travers du personnage de Goldine et de « l'ombre des deux frères d'armes »³⁰⁸ qu'il laisse derrière lui :

l'un pendu par les Blancs à Kiev, l'autre fusillé par les Rouges à Poltava.³⁰⁹

À nouveau, il ne s'agit pas ici de citer de manière exhaustive l'ensemble des extraits du roman amenant l'idée d'une violence démesurée, voire d'une véritable Terreur dans le camp révolutionnaire. Toutefois, arrêtons-nous sur un dernier extrait :

Peine de mort pour les spéculateurs. Peine de mort pour les espions. Peine de mort pour les traîtres. Peine de mort pour les déserteurs. Peine de mort pour les dilapidateurs. Peine de mort pour les propagateurs de fausses nouvelles. Peine de mort.³¹⁰

La même locution y est répétée sept fois. La dernière donne à la sentence une dimension d'absolu. La redondance que nous retrouvons dans cet extrait est à l'image de celle présente dans l'ensemble de *Ville conquise* : la mort et le jugement expéditif sont partout. Bien que ne prononçant pas unilatéralement de condamnation de cette pratique, sa répétition sert elle-même de repoussoir et de dénonciation.

Cette forte redondance offre la possibilité au narrateur, dont la présence dans ce roman s'efface, en comparaison aux deux précédents, de laisser s'exprimer différentes voix et de laisser se dérouler toute une série de débats qu'il ne tranche pas. Nous allons approfondir cet aspect dans le point suivant.

³⁰⁷ *Idem*, p. 145.

³⁰⁸ *Idem*, p. 102.

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 102.

³¹⁰ *Idem*, p. 181.

2.6. Ville conquise : multiplicité des voix et dialogisme

Ville conquise est différent des romans précédents sur le plan de la narration : on observe une disparition totale du narrateur dans l'action. L'histoire est toujours transmise au narrataire par son intermédiaire, mais il n'est plus à proprement parler un personnage de l'histoire. Nous pourrions dès lors parler de narrataire hétérodiégétique et non plus homodiégétique.

La place laissée par l'effacement du narrateur, et notamment son absence dans le discours direct, permet à d'autres voix d'émerger : Ossipov, Lytaev, Xénia, Arkadi, Ryjik, Kirk... Tous défendent – même Lytaev, lorsqu'il est emprisonné avant son exécution – des thèses révolutionnaires. Cette liste pourrait encore être allongée. Entre tous ces personnages se nouent de longues discussions, des débats théoriques intenses. Prenons en exemple l'échange mené entre Ossipov et Kirk : Kirk y critique l'opportunisme de certains cadres du parti bolchévique, faisant passer leurs intérêts avant ceux de la classe ouvrière. La conversation dévie ensuite sur la question de l'éthique : « Mieux vaudrait, pour la révolution, périr en laissant une mémoire propre. Le sang ? Le sang ne se perd pas entièrement. »³¹¹ Face à cette allusion au suicide par souci éthique, Ossipov s'emporte :

³¹¹ *Idem*, p. 212.

– Non, non, non, non ! Chasse ces idées-là, camarade, qui nous ont été inculquées à coups de matraque, je veux dire à coups de défaites. Pas de suicide en beauté, surtout ! Inventions de littérateurs qui ne se suicident pas eux-mêmes, du reste, ni en beauté ni autrement. Philosophie de rossés. Il ne s’agit plus de ça, mais de tenir, nom de Dieu ! de durer, de travailler, d’organiser, de tout utiliser à fond jusqu’au fumier. Il faut aussi du fumier. Et puis, si l’on se casse le cou, ce sera grand, j’y consens, à la condition de nous foutre des poses devant l’histoire, de la grandeur, de l’épopée, et cætera. Vivre, voilà ce que veut la classe ouvrière en chair et en os, ce tas de gens affamés que nous avons derrière nous, que nous avons l’air d’entraîner, et qui nous poussent en réalité. Sitôt qu’il faut choisir, renoncer ou continuer, ils continuent. Continuons, prenons l’habitude de vivre.³¹²

Cette intervention clôt la discussion et confirme, par la même occasion, que l’ascendant est détenu dans le débat par Ossipov. Le narrateur s’abstient, quant à lui, de tout commentaire. Il laisse le lecteur seul face à ces deux thèses : d’une part, la thèse de l’éthique, mettant en avant la lutte contre tout opportunisme, et de l’autre, une thèse soutenant l’utilité même du « fumier », des cadres les plus opportunistes, et la nécessité de tenir, de vouloir vivre pour la classe ouvrière.

Chose semblable s’était déjà produite avant, autour d’une discussion entre Lytaev, professeur d’université, et Platon Kikolaévitch, historien. Ils défendent tous deux l’existence d’une essence russe, chrétienne, que même la révolution bolchévique ne peut abattre. Cette essence reprendra le dessus : « Nous traversons une sorte de Moyen Âge et nous renaîtrons. »³¹³. Danil assiste à cette conversation, et s’oppose à la conclusion des deux hommes : il pense que l’essence russe ne doit pas réémerger par le glaive, par la guerre, mais bien par l’esprit – lui-même ayant assisté aux horreurs de la guerre. Toutefois, ce débat n’est également pas tranché : les thèses continuent de coexister.

Le même schéma se reproduit quant à la question de la nécessaire Terreur ou non. Nous l’avons vu : le roman pose un regard ferme sur la Terreur, suggérant ses excès. Or,

³¹² *Ibid.*

³¹³ *Idem*, p. 166.

Lytaev, alors qu'il est en attente d'exécution en prison, en vient à défendre la nécessité de la Terreur dans une longue lettre adressée à sa femme Marie :

On dit que la terreur va finir, je ne le pense pas. Elle est encore nécessaire. Il faut que l'orage déracine es vieux arbres, remue l'océan dans ses profondeurs, lave les vieilles roches, retrempe les terres appauvries. Le monde sera neuf après. Si le vieux chêne dont la sève alourdie ne circule qu'à grand-peine, pouvait penser, il appellerait la foudre et s'abîmerait avec joie. Pierre I^{er} fut un grand bûcheron. Que de vieux chênes il abattit ! De plus grands bûcherons sont venus, nous sommes une classe sous la cognée.³¹⁴

Il va jusqu'à ajouter : « La terreur des autres serait pire »³¹⁵. Le narrataire est confronté à une forte multiplicité des voix, seul, le narrateur devenu hétérodiégétique ayant quitté sa position quasiment prophétique. La vérité n'est plus apportée directement au lecteur : il doit, confronté à toute une série de discours et d'évènements, prendre lui-même position et trancher. Bien entendu, la manière dont un texte présente un récit, d'autant plus lorsqu'il est imprégné d'idéologie, n'est jamais neutre, et notre analyse se dévoue entièrement à le souligner. Cependant, il paraît évident qu'un changement net s'est opéré dans la manière dont le roman procède et se structure : ouvrant grand la porte au dialogisme, jusqu'alors discret, notamment au travers d'une modification de structure narrative, une plus large liberté est offerte au lecteur.

Nous pourrions aller jusqu'à nous demander si cette liberté soudaine n'est pas *trop* large. Jusqu'alors, le lecteur avait été habitué à être guidé : il savait que la révolution devait avoir lieu, qu'il devait la soutenir, et que des sacrifices au nom de la nécessité révolutionnaire seraient à opérer. Le premier devoir du lecteur était clair. Comment peut-il, désormais, se positionner seul face à la seconde face du devoir révolutionnaire ? Comment peut-il parvenir à trancher entre le nécessaire et le superflu, le barbare, ruinant la révolution de l'intérieur ?

³¹⁴ *Idem*, p. 255.

³¹⁵ *Idem*, p. 256.

Peut-être le cinquième roman du cycle, *Les Hommes dans la tourmente*, perdu, aurait pu aider le lecteur face à cette tâche. Ou, peut-être, la volonté de Victor Serge était de laisser son œuvre ouverte, suscitant chez le lecteur interrogations et débat, au moins interne.

V. Conclusion

Au terme de cette étude, il nous semble pouvoir affirmer que la place que Victor Serge occupe dans la littérature politique est tout à fait particulière. Tout d'abord, rappelons qu'il est l'un des seuls écrivains ayant été un témoin direct de la révolution russe dans le champ francophone, qui plus est ayant pu publier ses écrits durant la période révolutionnaire.

La richesse de son œuvre alliant théorie littéraire, politique et littérature fictionnelle fournit de nombreux matériaux d'étude, permettant une étude profonde de sa pensée. Bien entendu, la littérature à dimension politique préexiste largement à Victor Serge. Il rédige d'ailleurs *Littérature et révolution* ainsi que son cycle romanesque durant une période de forte réflexion autour de la littérature révolutionnaire : les bolchéviques prennent en main la question. Cela découlera en 1934 sur la proclamation du réalisme socialiste comme littérature communiste officielle. L'originalité de Victor Serge tient justement dans la position qu'il endosse dans ce contexte : lui-même militant communiste, il défend fermement le développement d'une littérature qui soit fondamentalement révolutionnaire tout en échappant au dogmatisme et au monologisme dont la littérature de propagande relève. Il est en réalité assez surprenant de voir cette position chez un écrivain communiste : généralement, ces derniers se rallient à la doctrine littéraire officielle, laissant l'espace qu'occupe Serge aux compagnons de route et autres sympathisants de la cause communiste – et qui ne sont donc pas eux-mêmes communistes.

L'on pourrait, à ce titre, opérer par exemple une comparaison entre la trajectoire empruntée par Serge et celle, quasiment inverse, que suit Louis Aragon. Partant du surréalisme et se réclamant d'une littérature qui soit à la fois révolutionnaire et fondamentalement libre, Aragon rejoint finalement la doctrine littéraire socialiste, devenant écrivain officiel du parti communiste français. C'est en devenant membre du P.C.F. que ce dernier achève son passage vers une littérature se soumettant à un programme strict. La comparaison ne manquerait pas, semble-t-il, de souligner l'originalité de la position qu'occupe Serge dans le débat littéraire.

C'est probablement de cette position tout à fait particulière que naît l'impératif chez Serge du double devoir. Il ne peut être que le fruit d'un auteur communiste, tout en ne pouvant être le fait d'un auteur se soumettant à la doctrine littéraire soviétique. De ce fait, la position qu'occupe Victor Serge dans le champ littéraire – et la protection que cette dernière lui confère – lui permet de faire publier en France des ouvrages qui n'auraient pu l'être en U.R.S.S.

Le pendant de cette position réside probablement dans la faible diffusion de ses textes lors de leur publication. Serge est à la fois « trop communiste » et « trop critique du régime » que pour espérer une large diffusion de ses écrits. Il éprouvera d'ailleurs, dès les années 30, beaucoup de difficultés à faire publier ses articles. Le statut quasiment confidentiel de l'œuvre de Serge, et notamment de ses prises de position dans le débat littéraire, a probablement permis à des auteurs tels que Sartre de s'en inspirer sans même qu'il soit nécessaire de le signaler. En effet, les proximités entre les idées défendues par Serge et celles qui sous-tendent la littérature engagée sartrienne sont très fortes, et ce point mériterait probablement qu'on lui consacre une étude complète.

Nous tenons donc à souligner, en clôture de ce travail, l'influence – souterraine ou non – qu'a pu avoir Serge sur la doctrine de l'engagement littéraire, notamment au travers de Jean-Paul Sartre. Si l'on devait à nouveau repenser la littérature engagée ou révolutionnaire, l'œuvre de Victor Serge s'avèrerait assurément utile à la tâche.

VI. Bibliographie

1. Sources primaires

- SERGE V., *Les hommes dans la prison*, Paris, Climats, 2011.
- SERGE V., *Littérature et révolution*, Paris, François Maspero, 1976.
- SERGE V., *Naissance de notre force*, Paris, Climats, 2011.
- SERGE V., *Ville conquise*, Paris, Climats, 2011.

2. Sources secondaires

- « Le réalisme tonique du Grips theater », *Travail théâtral* 28-29 (1977).
- « Maxime Gorki », in ODEON THEATRE DE L'EUROPE, [en ligne], <https://www.theatre-odeon.eu/fr/mediatheque-et-archives/biographie/liste/maxime-gorki>
- AARON P., SAPIRO G, « Présentation », in *Sociétés et représentations*, n°15 (2003/1).
- ANDRÈS B. *et al.* « Spectacles/publications/informations. » *Jeu*, numéro 8, printemps 1978, p. 124–176.
- ANONYME, « Popularité et réalisme – Bertolt Brecht », in *L'Art en théorie*, <http://theoria.art-zoo.com/fr/>
- BAETHGE C., « Réalisme », in PAUL A., SAINT-JACQUES D., VIALA A. (dirs), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.
- BATY-DELALANDE H., « L'espérance au conditionnel des compagnons de route (1920-1939) », in *Itinéraires*, 2011, p. 135-151.
- BAUDORRE P., « Le réalisme socialiste français des années trente : un faux départ », in *Sociétés et représentations*, n°15 (2003/1), p. 13-38.

- BOLTANSKI L., « L'espace positionnel : multiplicité des positions institutionnelles et habitus de classe », in *Revue française de sociologie* Année 1973, 14-1, p. 3-26.
- BOURDIEU P., « Le champ littéraire », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 89, septembre 1991, p. 3-46.
- BRUNO E., « Aleksandr Lavrentiev. Rodtchenko et le groupe Octobre », *Critique d'art*, 2007 (29), [en ligne], <https://journals.openedition.org/critiquedart/875#authors>
- DEL REY G., « Fluxus : un temps pour la politique en art ? », in *Noesis*, 11 | 2007, p. 47-61.
- DENIS B., *Notes du cours de Questions d'histoire de la littérature française du 19e au 21e siècle*, [inédit], dispensé à l'Université de Liège, année académique 2017-2018.
- DESOLRE G., « Serge Victor », in *Nouvelle biographie nationale*, vol. 3, Bruxelles, Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, 1994, p. 293-295.
- DORT B., *Lecture de Brecht*, Paris, Seuil, 1960.
- ECO U., *Lector in fabula : la cooperazione interpretativa nei testi narrativi*, Milano, Bompiani, 1985.
- GLINOER A., SAINT-AMAND D. (dirs), « Lexique », in *Socius : ressources sur le littéraire et le social*, [en ligne], <http://ressources-socius.info/index.php/lexique>
- GNOCCHI M. C., *Le Parti pris des périphéries, les « Prosateurs français contemporains » des éditions Rieder (1921-1939)*, Bruxelles, Le Cri, 2007.
- GORKI M., MAÏAKOVSKI V., *Gorki, Maïakovski et le métier littéraire*, Paris, Éditions de la Nouvelle Critique, 1957.
- KROPOTKINE P., *La conquête du pain*, Paris, Tresse et Stock, 1892 (disponible en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76171n.image>).

- NIQUEUX M., « Le romantisme révolutionnaire et sa place dans le réalisme socialiste », in AUCOUTURIER M., DEPRETTO C. (dirs), *Cahiers slaves*, n°8, 2004, p. 1-18.
- RÉTHORÉ E., « Le cas de Victor Serge », in *Roman 20-50*, n° 63 (2017/1), p. 139-152.
- ROBIN R., *Le réalisme socialiste : une esthétique impossible*, Paris, Payot, 1986.
- SAPIRO G., *Le champ littéraire français : Structure, dynamique et formes de politisation* [en ligne], <https://books.openedition.org/oep/532?lang=fr>
- SARTRE J.-P., *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948.
- SCHERRER J., « Pour une théologie de la révolution. Merejkovski et le symbolisme russe », in *Archives de sciences sociales des religions*, n°45 (1978/1), p. 27-50 [accessible en ligne : http://www.persee.fr/doc/assr_0335-5985_1978_num_45_1_2140].
- SERGE V., *16 fusillés à Moscou : Zinoviev, Kaménev, Smirnov... Lettres inédites*, Paris, Spartacus, s. d.
- SERGE V., *Mémoires d'un révolutionnaire 1905-1945*, 2^e éd. rev. et corr., Montréal, Lux Editeur, 2017.
- SERGE V., *Résistances*, [s.l.], Cahiers des Humbles, 1939.
- SIBEONI J., « La théorie de “ l'interne modèle ” », in *L'information psychiatrique*, vol. 88, no. 7, 2012.
- SULEIMAN S., *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983.
- TROTSKI L., *Littérature et révolution*, Les classiques des sciences sociales, [en ligne], http://classiques.ugac.ca/classiques/trotsky_leon/Litterature_et_revolution/Litterature_et_revolution.html